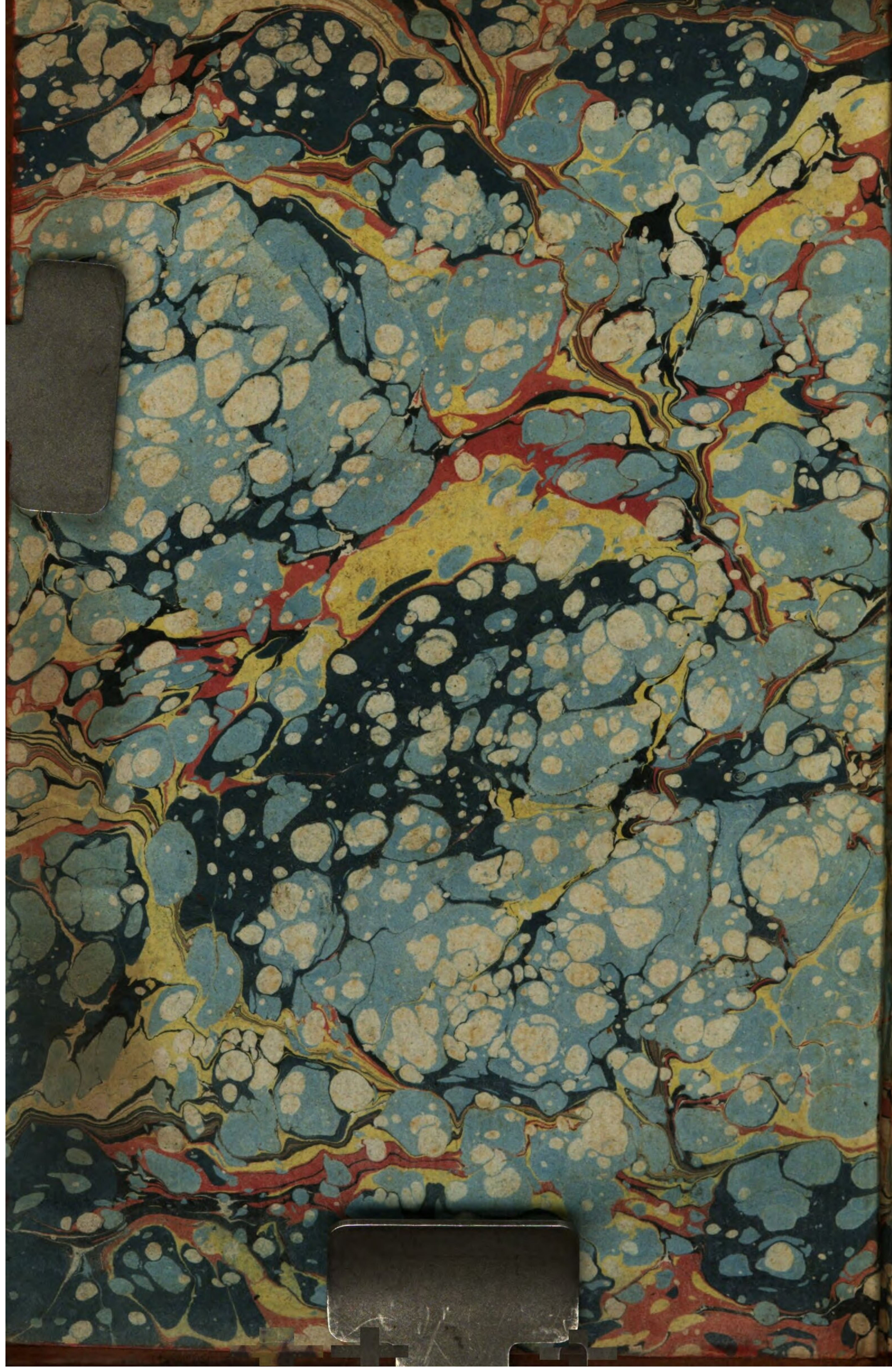








Ed. M. Ruffin. p. 697.

4^o P. O. germ

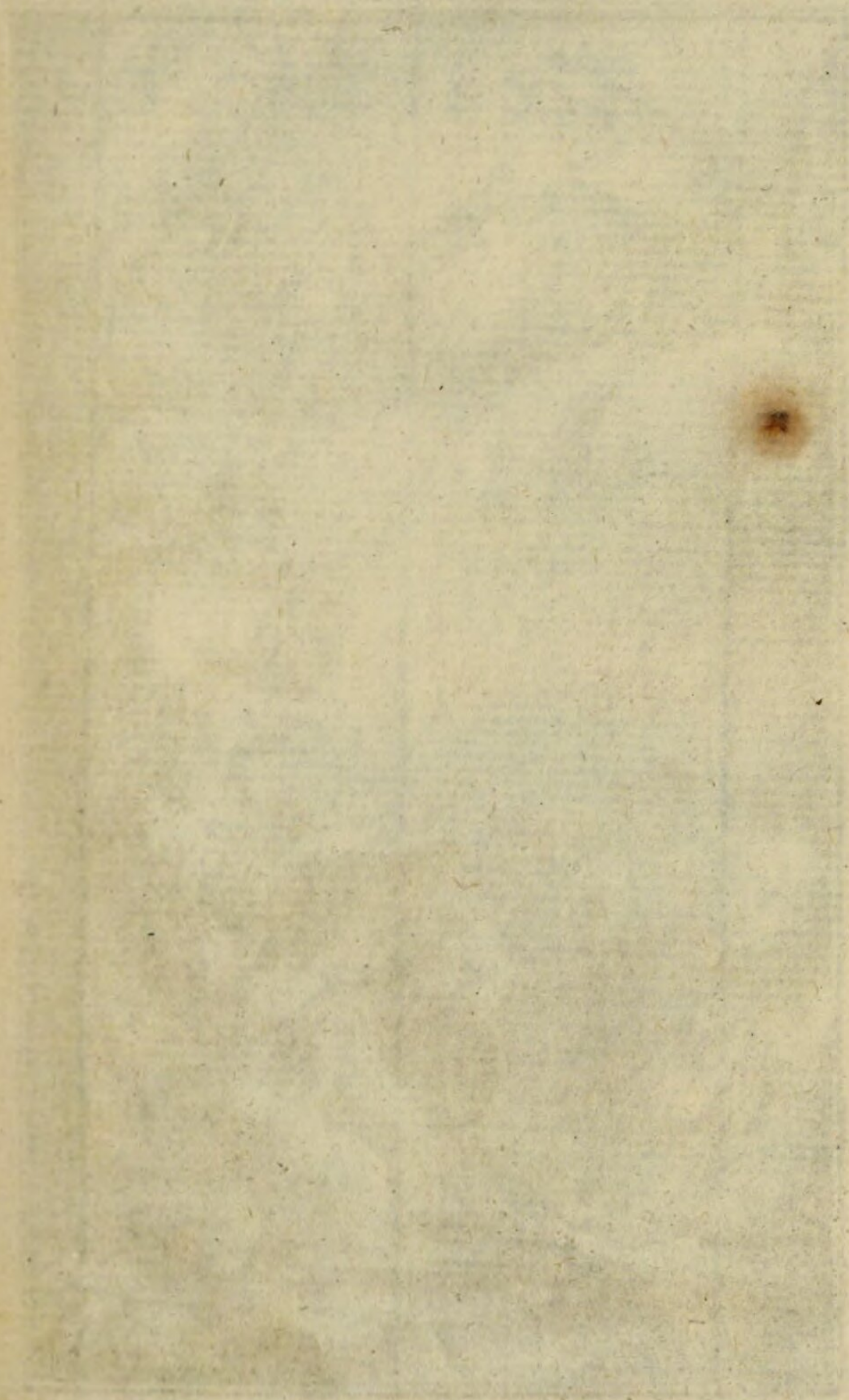
217

QUATRE PARTIES

DU JOUR.

00-2696².

LES
QUATRE PARTIES
DU JOUR.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



Ch. Eisen inv.

C. Baquoy Sculp.

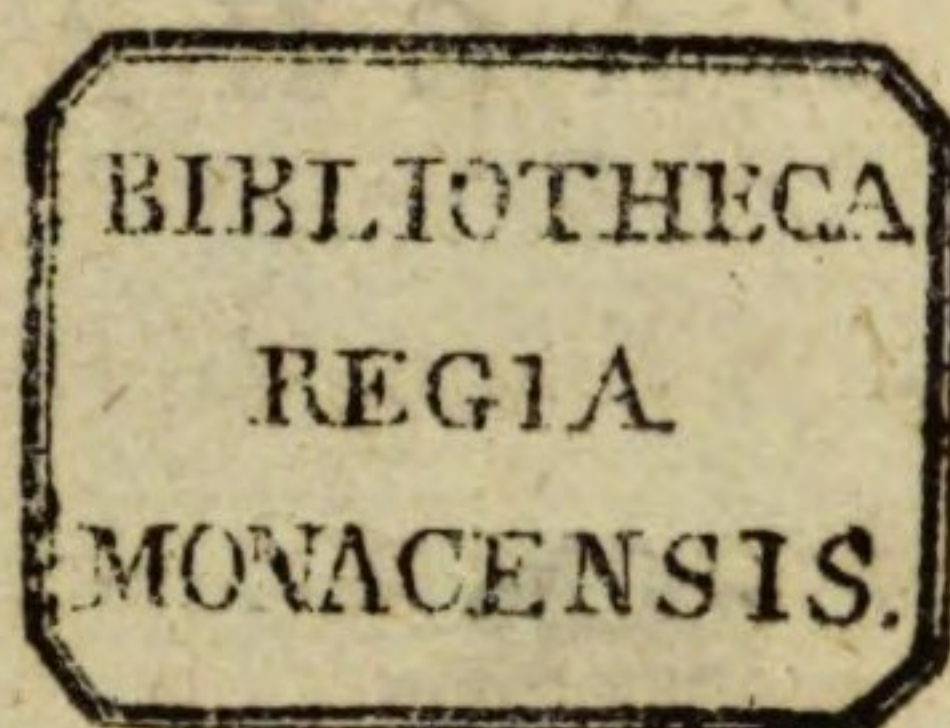
L E S Q U A T R E
P A R T I E S D U J O U R ,
P O È M E
T R A D U I T D E L ' A L L E M A N D
D E M . Z A C H A R I E .



A P A R I S ,
Chez J. B. G. M U S I E R Fils , Libraire , Quai des
Augustins , au coin de la rue Pavée.

M . D C C . L X I X .

Avec Approbation , & Privilège du Roi.



A S A M A J E S T É
LE ROI DE DANEMARCK,
DE NORVEGE, DES GOTHS
ET DES VANDALES;

Duc de Sleswick, de Holstein, de Stormarie,
de Dithmarsen; Comte d'Oldembourg,
& de Delmenhörst, &c.

SIRE,

*VOTRE MAJESTÉ, toute occupée du
bonheur de ses Sujets, n'en est pas moins
sensible à la gloire qui revient aux Princes*

éclairés, pour la protection qu'ils accordent
aux Arts & aux Belles-Lettres. Les Muses
ont vu, avec attendrissement, *VOTRE*
MAJESTÉ s'en occuper dès sa plus tendre
jeunesse; & dans la suite, méditer sur les
moyens propres à favoriser leurs progrès
avantageux & honorans.

MAIS, ce que les cent bouches de la
Renommée peuvent à peine suffire pour racon-
ter; ce que les Races futures apprendront
avec un mouvement mêlé de surprise & d'ad-
miration, c'est que *VOTRE MAJESTÉ*,
curieuse d'aggrandir son âme par l'Etude des
Nations, a quitté l'éclat de son Trône, s'est
arrachée aux Vœux d'un Peuple qui l'ado-
roit, aux larmes d'une *EPOUSE* & d'une
FAMILLE désolée, pour venir parmi nous
sourire à nos Arts, visiter nos Ateliers, nos

Académies, & répandre par tout la joie & l'admiration. Que l'Univers retienne toutes ces choses : Et qu'à jamais soit en la mémoire des Hommes, que VOTRE MAJESTÉ a daigné accepter l'hommage du Poème des QUATRE PARTIES DU JOUR, traduit du Sieur ZACHARIE, & permettre qu'il paroisse sous la protection & l'éclat de son Nom illustre.

O ROI, né pour le bonheur de son Pays ! le Destin, qui semble tenir en réserve des Génies sublimes, pour faire l'ornement du Règne des grands Princes, a singulièrement marqué celui de VOTRE MAJESTÉ. Des Hommes célèbres étonneront la Postérité par le Récit incroyable de vos grandes Vertus ; tandis que les Chants des Poètes apprendront à l'Univers que votre Bienfaisance a été le premier germe de la fécondité des Talens.

*PUISSIEZ - VOUS, GRAND ROI,
recevoir agréablement mon sincère hommage!
& me permettre de me dire avec un profond
respect,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

**Le très humble & très
obéissant serviteur ,**

CAPITAINE.

EXPLICATION

DES FIGURES.

LA première Figure , qui sert de Frontispice à l'Ouvrage , représente l'Auteur , transporté sur le Parnasse , assis près du bord de la Fontaine d'Hippocrène : il est entre les bras de sa Muse & dans l'instant de l'inspiration. Celle-ci lui ordonne de chanter le Jour & ses parties ; ce qu'elle lui indique en lui montrant d'une main le Soleil qui parcourt le Ciel , & de l'autre un groupe de quatre Enfants qui portent chacun les attributs de la partie du Jour qu'ils représentent.

A la droite de l'Auteur , sont deux génies , dont l'un tient & lui présente un écritoire ; mais l'autre qui puise de l'eau poétique , semble lui dire d'attendre qu'il en ait fait boire à l'Auteur.

LA deuxième Figure , qui est à la tête du premier Chant , représente l'intérieur d'une basse-

cour à l'heure du Matin , dans laquelle on voit que tout se met en mouvement & se prépare au travail des champs. *Voyez page 14.*

LA petite Vignette représente plaisamment la toilette d'une Belle. La petite Cydalise est sous la main de Louison sa foubrette , lorsque Dorilas paroît & s'avance , il l'agace par des espiègleries , & vient de dénouer un ruban qui lui a fait voir l'éclat de son sein. La Belle offensée , le repousse d'une main , & de l'autre répare promptement son beau désordre , tandis que le petit Rollet vient leur présenter les liqueurs du Matin.

LA troisième Figure , qui est à la tête du deuxième Chant , représente la triste aventure de Daphnée , qu'un serpent blesse dangereusement à l'instant même qu'elle embras-

soit son Amant endormi sous l'ombre d'un Taillis épais. *Voyez page 51.*

La petite Vignette représente Dorilas & Cydalife, assis sous l'ombre d'un Buisson épais, occupés à prendre la nourriture du Midi. L'Amour, encore plus que leurs bras, les unit. La Belle verse à son Amant la liqueur pétillante de Chérès ; & celui-ci, lui en dédie la libation avec un regard plein de feu.

LA quatrième Figure, qui est à la tête du troisième Chant, représente l'aventure de Lucindor, qui reconnoît sa Maîtresse dans l'une des deux femmes qu'il vient de faire descendre à la porte d'une Hôtellerie. Il n'est pas encore parfaitement nuit ; & l'on apperçoit, dans le fond, les Habitants de la campagne, fatigués des travaux de la journée, qui retournent à leurs cabanes. *Voyez page 89.*

LA petite Vignette représente Dorilas & Cydalise qui se promènent, tandis que le Soleil borde l'Occident. La petite espiègle fait la boudeuse, & semble ne faire aucune attention aux assurances de l'amour le plus tendre que lui fait son Amant. Elle ordonne au petit Lubin son jardinier, d'arroser un Lys superbe, qu'elle distingue sur toutes les fleurs, dont les branches ont été flétries par la chaleur du Jour.

LA cinquième Figure, qui est à la tête du quatrième Chant, représente la funeste rencontre que fait l'infortuné Sylvius, à l'instant où il couroit revoir son Amante, pour unir ses destinées aux siennes. *Voyez page 139.*

La petite Vignette représente le petit Dorilas retiré sous une Grotte, éclairé par le petit Jacinte son confident, & occupé à lire le bil-

let que lui a écrit son Amante , pour l'inviter à se rendre dans ce lieu. Tandis qu'il est occupé à cette lecture , la Belle à demi voilée , vient le surprendre , & la Lune prudente cache sa lumière par un voile de nuages.

Ces détails pourront fort bien paroître peu nécessaires , attendu l'intelligence subtile que les Artistes habiles ont sù répandre , tant dans la composition que dans l'exécution de tous ces tableaux. Mais on assure ne les avoir donnés que pour éviter à quelques personnes la peine de les desirer inutilement.





P R E F A C E.

IL n'est aucune partie du monde où le tableau harmonieux de la Nature toujours active, ne soit le spectacle le plus séduisant & le plus puissant pour émouvoir & charmer l'âme, qui se repose avec attention sur les prodiges continuels qu'elle opère. Dans tous les tems, on a vû des hommes doués d'un sentiment exquis, éprouver l'enthousiasme le plus sublime & le plus fécond à la vue des prodiges successifs de la Nature : leurs génies s'allumoient à son feu ; & leurs chants toujours agréables, toujours applaudis, nous font éprouver encore aujourd'hui, une partie de l'extase dont ils étoient saisis en les composant.

C'EST à ces inspirations pures & profondes que nous devons nos plus agréables Ouvrages, nos Eglogues, nos Pastorales, nos Idilles, & une multitude de bagatelles charmantes qui n'ont pas été recueillies avec assez de soin. Depuis les Georgiques fameuses, combien en avons nous vû d'autres qui les égaloient bien en chaleur & en génie!

CHAQUE Nation a eu ses Héros & ses Chantres, dont elle conserve chèrement la mémoire; mais il est des fols & des climats où telle Muse semble mieux se plaire que telle autre; on est quelquefois tenté de croire que le Dieu du Génie & du Goût leur a partagé le gouvernement du monde Littéraire. On voit les Muses tendres, voluptueuses & languissantes, gouverner le génie des Peuples du Midi de l'Europe, tandis que

les Muses dramatiques , lyriques & pindariques inspirent le génie des Peuples du Nord. Toutefois on peut , sans impiété , croire qu'elles se font des visites réciproques , ou bien que les limites de leur séjour ne sont pas rigoureusement marquées ; car on a remarqué qu'il n'est guères possible qu'une d'elles puisse subsister seule , & sans le secours de quelqu'une de ses sœurs ; & , bien plus , qu'il est une Nation ingénieuse , chez qui toutes les Muses trouvent des admirateurs & des autels , & où très fidèlement se sont établies les Muses tragiques & dramatiques.

CEPENDANT l'Allemagne, pour être moins favorisée du Dieu du Goût, n'a pas moins vû naître dans son sein un grand nombre de Génies , qui ont fait des efforts étonnants pour for-

mer le goût de leur Nation ; mais , comme ils ne le possédoient pas eux-mêmes , leurs tentations furent vaines , & leurs Ouvrages n'ont pû souffrir l'épreuve du siècle suivant.

Tout essai est informe : & , de la simple perception aux plus belles idées que puisse créer une imagination féconde & suivie , il y a une distance immense qu'il est quelquefois impossible à l'esprit de franchir. La Littérature a eu en Allemagne , comme partout ailleurs , un commencement foible , des accroissements lents , & quelquefois des passages convulsifs. Elle fut enfantée par des espèces de Troubadours , nommés Minesængers , qui vivoient dans le treizième siècle , & qui parurent comme des comètes au milieu de l'ombre. Leur nombre étoit grand & leur condition fort élevée : mais comme

le rang ne peut influer sur les productions de l'esprit, & que leurs Ouvrages, inspirés par l'instinct de la Nature, avoient bien plus de naïveté que de goût, ils tombèrent peu à peu, & la Nation passa près de deux siècles, ensevelie dans la nuit de l'Ignorance, d'où essaya de la tirer le grand Opitz.

CET Homme, célèbre pour son tems, eut des admirateurs & des imitateurs assez estimés ; mais, comme ces Auteurs tenoient encore du chaos & du désordre d'une imagination errante, les étincelles de génie qui étoient dans leurs Ouvrages furent aisément étouffées par le reste du mauvais goût qui étoit aussi.

Du bien au mieux, on croit qu'il n'y a plus qu'un pas à faire, & ce fut précisément en le faisant que s'égarèrent un

grand nombre d'Auteurs. Rien n'étoit plus ridicule que leurs productions : on auroit pû croire que le bon goût les faisoit d'abord paroître, pour faire voir tout ce qu'il y a de gigantesque & d'extravagant, de bisarre & d'entortillé. Enfin si quelqu'un demandoit un point de comparaison, on lui diroit que le ridicule Colletet, Protégé du Cardinal de Richelieu, auroit été un grand maître, près de ces Auteurs.

QUELQUES regards attentifs, jettés sur les bons Ouvrages de Littérature Francoise, suffirent pour faire sentir aux Allemands tout le travers des Ouvrages qu'ils admiroient. Ils connurent le bon goût; &, frappés de sa lumière, ils crurent pouvoir, du premier essai, imiter leurs modèles. Ces novateurs étonnèrent le Public par la singularité du ton qu'ils prirent &

par

par la nouveauté des objets qu'ils présentèrent : cependant ils furent peu goûtés, parce que leurs Ouvrages étoient encore mal en plan, & d'ailleurs tachés du bizarre qui avoit enfanté leurs idées premières.

PARMI ces Réformateurs, parurent Breitinger & Bobmer, deux savants Critiques qui donnèrent de fort bonnes leçons sur l'Art poétique, qui réussirent peu, parceque la Critique ayant sa marche particulière & calculée ; bientôt, avec un petit nombre d'observations, elle compose un système étroit dans lequel elle circonscrit tout Art & toute production. Or, comme le goût de ces Maîtres étoit porté vers la Poésie pittoresque, ils penchèrent de ce côté ; & les Elèves qu'ils formèrent, malgré la force de l'expression, la multitude des images & le brillant de leurs tableaux.

ne purent jamais rendre la simplicité des Graces, ni la naïveté du Sentiment; ils peignoient à l'esprit; mais point du tout au cœur : ils n'étoient encore ni dans la nature ni dans la vérité.

Au milieu de la troupe des Beaux-esprits, qui vouloient escalader le Parnasse en contrefaisant les Rousseaux, les Chaulieu, les Boileau, on distingua des hommes supérieurs qui joignoient à la connoissance des Grecs & des Latins, une étude profonde de la Nature & du Sentiment. Le Public ne s'y trompa pas, il distingua les Cramer, Gellert, Giésèke, Rabener, Klopstock & Urtz, les Schmidt, Haller, Schlegel & Zacharie, de ces génies enthousiastes & factices, qui n'avoient qu'une imagination forte, des mots sonores & pompeux, & des descriptions piquantes & hardies.

CES hommes de génie donnèrent à la Littérature Allemande un grand nombre de productions en tout genre; à l'exception néanmoins du dramatique, dans lequel le seul Klopstock a réussi en donnant sa Tragédie, intitulée *La Mort d'Adam*; mais, dans tous les autres genres de Littérature, l'Allemand possède des Maîtres qui peuvent être comparés aux meilleurs Auteurs François, & même qui pourroient se soutenir auprès des Anciens qu'ils ont si fructueusement médités.

PLUSIEURS Traducteurs ont essayé de nous faire connoître les beautés que renfermoient les Ouvrages de quelques-uns de ces Maîtres, mais tous n'ont pas également réussi, & même quelques-uns ont indisposé leurs Lecteurs, autant par le mauvais choix qu'ils ont fait des pièces qu'ils traduisoient, que par le froid qu'ils

ont laissé régner dans leurs traductions : d'où il est arrivé que le Public étranger s'est trouvé bien peu d'accord avec le Public national.

PARMI le nombre des Poètes Allemands qui se sont rendus célèbres , on remarque aisément M. Zacharie , dont les Poèmes Héroï-comique font le plaisir des gens de goût. Les sujets en sont aussi originaux que les caractères ; & la satire adroite , aidée du sel de la sage plaisanterie , en fait des Ouvrages très agréables. D'ailleurs il y a une observation à faire en faveur de ces Ouvrages , c'est que la plupart des personnages qui font le jeu des petits Poèmes de notre Auteur , sont de son invention , & ne doivent leur existence qu'à son imagination & aux caractères neufs , plaisants & agréables qu'il a su leur donner. D'après quoi on

peut juger du génie de l'Auteur par l'adresse qu'il faut pour soutenir & caractériser des êtres qui n'agissent point sur les sens, & que tout Lecteur ne reconnoît & n'adopte qu'avec une espèce de peine; d'où il arrive encore que ces Poésies traduites dans une autre Langue perdroient une grande partie de leur mérite, & même pourroient bien être méprisées de quelque Nation, précisément en proportion de ce que l'esprit & le goût de cette Nation seroient plus ou moins éloignés de celui pour laquelle l'Auteur a écrit ses agréables Poésies.

IL n'est pas possible de faire les mêmes reproches au Poème des Heures du Jour, que l'Auteur a composé dans un âge fort tendre, qui a été admiré de tout le monde, & qui généralement plaira encore sous telle Langue qu'il soit traduit. Par-

tout , dans cet Ouvrage , on reconnoît le tableau de la Nature & le crayon d'un Examineur Poète , qui rend ses effets & son accord harmonieux avec une chaleur & un enthousiasme qui passent aisément dans l'âme. On reconnoît dans la plupart de ses descriptions , cette prodigalité d'images , qui peut le mieux représenter le désordre & la fécondité de la Nature : il peint tous les objets & se plaît à tout décrire ; mais il le fait d'une manière qui ne mène point à la satiété , & qui laisse au Lecteur le plaisir d'en deviner encore. Quelquefois , parmi la multitude de ses images , il en est quelques-unes qui sont tristes , désagréables & mêmes outrées ; mais que l'on y prenne garde , elles ne sont pas placées sans art , elles servent de repoussoir à d'autres parties qu'il a eu intention de faire valoir.

ON fait que tout Traducteur admire son Auteur, même s'admire en lui, & qu'il ne souffre pas aisément que l'on n'entre pas dans son idée & dans son goût. Mais, dans le Poème des Heures du Jour, on ne peut nier que le Poète n'y ait mis le coloris de l'instant & la Poésie la plus propre à rendre le moral & le physique de son sujet. Il a peint le Matin frais, paré de fleurs, animé du chant des oiseaux, & éclairé par une lumière douce & tranquille. Ensuite, montant son coloris & son chant, il nous a fait en quelque sorte, sentir l'ardeur du Midi, par l'éclatante lumière qu'il donne & par le vague des objets que produit l'accablement de la chaleur qu'il laisse sur la Terre. De-là, il conduit le Spectateur, par une gradation insensible, au plaisir & au repos que le soir amène; ce qui contraste très bien avec le mouve-

ment, le trouble & la fatigue du Midi. Puis après, vient son dernier chant : Semblable à la Nuit, dont il est la peinture, ses figures en sont plus tristes & moins agréables ; & cependant on ne peut se refuser au plaisir de suivre l'Auteur dans toutes ses idées & ses descriptions. Quelques personnes ont cru y trouver des images hideuses & des scènes effrayantes ; mais ces personnes sont convenues qu'elles étoient dans le costume de la Nuit que l'Auteur avoit eu dessein de représenter. D'ailleurs il faut se souvenir que c'est une traduction, & qu'il y a souvent une grande distance entre les goûts & les amusements de deux Nations qui sont cependant très voisines.

QUANT au caractère de l'Ouvrage, ce n'est pas précisément un Poëme champêtre ni philosophique ; c'est, si on ose

le dire, un Poème extatique, dans lequel l'Auteur, transporté sur les aîles de l'Imagination, se plaît à décrire tout ce qu'il croit propre à émouvoir le sentiment, & à frapper l'âme par les images vives & agréables qu'il puise toujours dans le spectacle de la Nature; car jamais la Nature & l'idée du Créateur ne sortent de son point de vue: ce qui jette sur son Ouvrage un vernis de piété qui ajoute encore à sa grandeur.

QUELQUES Critiques pourront remarquer, dans cet Ouvrage, des redites, des superfluités & des profusions qu'ils appelleront fatigantes: ils reprocheront au Traducteur de ne les avoir pas élaguées; mais il leur répondra que c'est pour avoir voulu laisser à l'Ouvrage un peu de son originalité, & que s'il eût été

totalelement francisé , il auroit peut-être été défiguré au point que son Auteur ne l'auroit plus reconnu. Pour la traduction, si elle n'est pas la plus exacte, elle est la plus vraie possible; & c'est pour cela que l'on pourra y reconnoître les extraits qu'un des meilleurs journaux de la Nation a donnés de cet Ouvrage, lorsqu'il parut en Allemand. Plusieurs personnes de goût desiroient le voir imprimé en François, & ce ne fera pas sans plaisir qu'elles verront le goût répandu dans les ornements qui embellissent cette Edition; ils applaudiront au génie du Dessinateur, & au talent supérieur du Graveur, qui a donné à la suite de ses Planches une vérité & une justesse d'instant, qui les fera préférer à des Ouvrages beaucoup plus étendus.

O Zacharie ! je lirai souvent ton

Poème, & j'irai ensuite contempler la Nature qui t'a inspiré & que tu imites si bien. C'est avec une confiance agréable que j'abandonne ta réputation & ta gloire au tact & au goût de chaque Lecteur ; s'il en est quelques-uns à qui tu déplaîses, je les plaindrai comme des infortunés qui n'ont jamais éprouvé le plaisir que la Nature fait couler dans l'âme de ses Observateurs.



xxviiij A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, un Manuscrit intitulé : *Les Quatre Parties du Jour : Poème traduit de l'Allemand de Zacharie*. Et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Donné à Paris, le 19 Novembre 1767.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé le Sieur * * *, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Les Quatre Parties du Jour : Poème traduit de l'Allemand de Zacharie*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos

Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A
CES CAUSES, voulant favorablement traiter
l'Exposant, nous lui avons permis & permet-
tons par ces Présentes de faire imprimer ledit
Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, &
de le vendre, faire vendre & debiter par tout
notre Royaume pendant le tems de six années
consécutives, à compter du jour de la date des
Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs,
Libraires & autres personnes de quelque qualité
& condition qu'elles soient, d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de notre obéis-
sance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer,
vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire le-
dit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits sous
quelque prétexte que ce puisse être, sans la per-
mission expresse & par écrit dudit Exposant, ou
de ceux qui auront droit de lui, à peine de con-
fiscation des Exemplaires contrefaits, de trois
mille livres d'amende contre chacun des Con-
trevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à
l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Ex-
posant, ou à celui qui aura droit de lui, & de
tous dépens, dommages & intérêts; à la charge
que ces Présentes seront enregistrées tout au long
sur le Registre de la Communauté des Impri-
meurs & Libraires de Paris, dans trois mois de
la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage
sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,
en bon papier & beaux caracteres, conformé-

ment aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre dit sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier , Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France , le sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conseillers , Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte-Normande , &

Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir.
DONNÉ à Paris le seizieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Règne le cinquante-troisième. Par le Roi en son Conseil. L E B E G U E.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1753, fol. 425, conformément au Règlement de 1723; qui fait défenses, Article XLI, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du même Règlement. A Paris, ce 9 Mai 1768.

GANEAU, Syndic.

<i>Pag.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Fautes.</i>	<i>Corrections.</i>
47	18	se fait remarquer	se fait aisément remarquer
50	13	ces chants	des chants immortels
52	9	& la blesse de	& la perçe de son dard
55	14	seul arbre dans	seul arbre élevé dans la
60	21	en faisant des	en se faisant des
76	6	il attend que l'étoile	il attend , pour prendre son repos, que l'étoile
114	21	faites efforts	fais tes efforts
157	6	& tourner la Terre	& la Terre, tourner autour





Ch. Bisen inv.

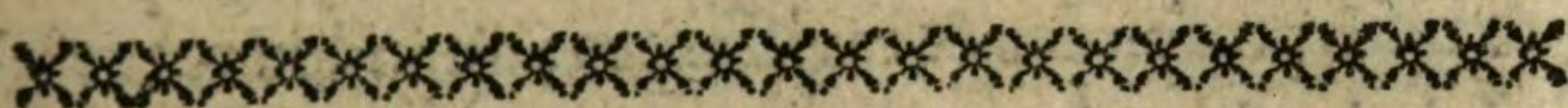
C. Baquoy Sculp.



Ch. Biron inv

C. Baquoy Sculp.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.



LE MATIN.

ARRIVEZ, consolante Aurore, fille aînée du Jour; descendez de vos côteaux dorés dans ces vallées languissantes : sous vos pieds de rose, le gazon va se rajeunir, & les boutons humides dont il est couvert vont se transformer en rubis étincelans. Déjà, la musique d'un bois animé salue votre retour; & le réveil de la Nature

A

s'annonce par des cris de joie multipliés. O Muse, qui fis entrer le Poète Anglais dans le palais des Saisons, je vais chanter les Saisons du Jour; conduis-moi à la cour de la brillante Matinée: fais que je voie les heures qu'elle gouverne, ouvrir les portes de crystal de son palais, au devant du char de l'Aurore; les pleurs couler des joues de cette Déesse, & l'époux de Thétis sortir à regret du lit des Nayades.

Et toi, Gesner, l'honneur de l'Amitié, toi, de qui l'âme seroit encore assez grande sans les dons du Génie; toi, que les chants de l'immortel Thompson ont si souvent plongé dans des extases profondes & ravissantes; quand tu contemplois la face riante du Printems, assis à l'ombre des tilleuls, ou bien sous l'épaisseur des maronniers, ne sentoistu pas une délicieuse volupté se glisser dans ton âme, augmenter le nombre de tes sens, & l'empire de ta raison étoit-il alors assez puissant pour préserver ton cœur du charme de l'amour, que le chant mélodieux du rossignol inspire? Ne sois pas plus sévère à mon chant, prête l'oreille à mes vers, & daignes encourager mon audace par un souris gracieux.

DÉJA , la Nuit silencieuse fait signe de son scèp-
tre de plomb aux enfans de l'Ombre : ils quittent
le ciel , & se précipitent à sa suite dans les ca-
vernes qui sont aux extrémités de la terre ; le
voile de nuages , dont la Nature s'étoit envelop-
pée , se relève insensiblement , & ses plis on-
doians se rassemblent sans bruit : le feu des
étoiles est entièrement effacé , la gracieuse Avant-
courrière du Matin brille seule dans les plaines
du ciel : les derniers Songes agitent leurs aîles
bigarrées sur la tête des humains. Alors l'Ima-
gination prend son panache & s'élance dans sa
carrière : errante , & toujours incertaine dans son
vol , elle s'élève dans les champs de l'Ether d'où
elle se précipite dans des cavernes affreuses à tra-
vers des rochers hérissés de pointes & des flots
mugiffants. Tantôt , l'Extase la transporte dans
des prairies riantes & lumineuses , où elle en-
tend la voix des Syrennes & s'assied à la table des
Dieux & des Fées ; tantôt , elle arrive par des
déserts horribles à des tombeaux antiques , où ,
se nourrissant d'idées mélancoliques , elle se
couvre de crêpes & de lambeaux funèbres , jus-
qu'à ce que le Matin dissipant ses phantômes , un

bruit léger vienne la tirer de son égarement , & inviter l'Homme à ouvrir les yeux aux doux rayons de la lumière naissante.

Le Crépuscule chasse devant lui les ténèbres qui couvroient le paysage ; les côteaux garnis de bois élevent leur tête au - dessus de l'horison ; le dos bleuâtre des montagnes se détache & s'aggrandit aux yeux du voyageur matineux. Les fleuves brillants dans l'obscurité roulent des flots luisants à travers des prairies fumantes ; quelquefois , lorsque la terre courroucée refuse d'ouvrir son sein aux perles de la rosée , tout est couleur d'argent : & le voyageur arrivé sur la pente de la montagne , s'arrête un instant , en voyant des prairies immenses confondues avec le fleuve qu'il fait passer au milieu d'elles. Mais bientôt cette couleur argentée disparoît , & fait place à la verdure ordinaire des campagnes. On voit les tours & les clochers de la ville encore endormie , à demi cachés par les nuages fumants qui les enveloppent , & l'humble cabane se dégager insensiblement de l'ombre des ormeaux qui l'entourent. L'allouette part du sillon humide , & se promène dans les airs : elle est la première qui annonce les

approches du jour par un chant d'allégresse & de triomphe. Aussitôt le peuple des oiseaux s'éveille en gazouillant, secoue ses aîles, & sautille-plein de joie sur des rameaux chancelants. Un doux prélude, ou plutôt un silence attentif, prépare au concert universel qui va partir des bois, au premier regard du Soleil. Il se cache encore, mais on voit qu'il approche. L'Aurore presse ses chevaux dociles; elle éteint avec son aîle couleur de rose les plus vifs flambeaux du ciel, & peint les nuages de jaune, de verd & de pourpre. Déjà, l'aigle impatient s'élance d'un vol rapide dans la haute région de l'air : il veut offrir au Soleil le premier hommage des habitans de la terre. Le vautour & le milan quittent leur retraite obscure & le suivent de loin, tandis que l'épais bataillon des chouettes & des hiboux, agitant ses aîles autour des rochers entr'ouverts, fuit, en jetant des cris lugubres, l'éclat du jour qui le blesse. L'hirondelle recommence à tracer des cercles dans les airs, elle se plaît à dorer ses aîles bleuâtres aux premiers rayons du Soleil. Le cerf se retire lentement à travers la prairie, pour se rendre dans le bois : il craint l'éclat du jour & la pré-

fence importune du laboureur qu'il croit déjà entendre de loin ; toutefois ce n'est qu'à regret qu'il se retire , car il se retourne souvent pour regarder les champs ensemencés qu'il vient de dépouiller. Le lièvre timide se retire aussi dans la remise , & le corbeau d'un vol pesant quitte la cime touffue des vieux chênes , pour regagner les champs voisins.

Le berger soupirant ouvre les barrières de la claie : le béliet fort le premier à la tête du troupeau qui le suit en bêlant ; & le chien fidele , marchant à côté de son maître , ferme l'arrière-garde. Cependant une partie du village dort encore dans ses cabanes couvertes de mousse & de chaume ; le coq , perché au plus haut de l'échelle , annonce pour la dernière fois l'heure du travail. Le laboureur se leve en secouant les pavots du sommeil , puis il attelle à sa charrue , préparée de la veille , le couple ruminant qui offre tranquillement son large front au joug ; il marche lentement à son arpent , & reprend les sillons qu'il a déjà commencés. Il va renouveler un rude travail , mais aussi il va jouir de toutes les scènes ravissantes du jour : déjà même

il est amusé par le chant de l'allouette qui voltige autour de lui , & semble l'inviter à commencer son travail.

Le Soleil s'avance , les rideaux de pourpre de son trône d'or s'écartent de part & d'autre. Le Roi du Jour paroît enfin , & ses regards s'étendent sur toute la nature.... Que l'imagination vole dans ce moment d'une aîle hardie , jusques sur les bords du tranquille Océan , ou qu'elle s'élève sur la cîme du promontoire pour contempler l'espace immense de cette plaine liquide éclairée par le Soleil du Matin. Les chevaux du Soleil s'élançant du sein des flots azurés , ils secouent leurs crins humides , ils brûlent de courir leur carrière enflammée ; une vapeur céleste s'exhale des boucles parfumées du Dieu du Jour , & se change en perles précieuses dans le sein des conques d'émail qui s'ouvrent pour les recevoir. Les habitants de l'onde élèvent la tête au dessus de la surface des flots , & viennent saluer le Pere de la Nature. Tout est ciel & eau ; mais la lumière anime ces plaines & ces voûtes immenses , la majesté & la joie regnent au milieu du calme & du silence ; spectacle unique qui jette l'âme

dans une admiration tranquille & délicate.

Dans le lointain d'un horizon sans borne, paroît une citadelle flottante que l'œil peut à peine distinguer ; elle s'aggrandit en avançant , ses voiles s'enflent dans le verre observateur : déjà , on reconnoît le pavillon & les banderolles qui voltigent au haut du mât chancelant ; le vaisseau redoutable paroît dans toute sa grandeur aux yeux étonnés ; il approche encore , il salue le Fort qui lui répond coup pour coup ; & le bruit de ses foudres , qui annoncent également ou la paix ou la guerre , va se répéter avec fracas dans les cavernes des îles lointaines.

Cependant que les derniers replis du rideau sont relevés , la vaste scène du monde brille d'une clarté qui en fait sortir toutes les beautés à la fois ; tout nage dans un torrent de lumière , & l'œil enchanté se repose successivement sur mille décorations animées ; chaque plante élève sa tête ornée de rubis éclatans , & semble s'étendre vers le Soleil ; tout ce qui a une voix célèbre le retour du Soleil , toute la Nature forme un concert de louanges , & le parfum des fleurs monte comme un encens sacré que la terre offre au Ciel.

O spectacle magnifique ! Que ne puis-je tremper mon pinceau dans les couleurs de l'Aurore , pour te peindre aux yeux des mortels ! . . . La Nature abattue languissoit dans les horreurs de l'ombre , tous ses charmes étoient engloutis dans le silence : semblable à la Mort ténébreuse , la froide Nuit étendoit ses larges aîles sur la terre engourdie ; mais le Soleil arrive à-peine dans son char de triomphe , que l'ombre , le silence , la frayeur & le sommeil fuient vers l'Occident ; sa chaleur bienfaisante pénètre toutes les créatures , la Nature semble respirer en recouvrant sa chaleur & ses forces.

Oh ! comment les mortels ne t'auroient-ils pas adoré , puissant Dieu de la lumière ! . . . Pouvoient-ils , sans crime , ne pas se prosterner devant ta face rayonnante ! . . . Quand , sur les bords du bruyant Hydaspes & du Gange rapide , les mages revêtus de robes blanches t'invoquent sous le beau nom de Mythra ; quand le noir Afriquain te reçoit au milieu de ses danses sacrées & avec des cris de joie ; quand le Péruvien zélé pour ton culte , te révère par des offrandes pieuses ; devons-nous blâmer ou punir le culte de ces

peuples? N'est-il pas plus digne de l'homme, que l'usage honteux de brûler de l'encens, & d'immoler des victimes humaines, devant des monstres inanimés? Que l'Orient chante des hymnes en ton honneur, ô Monarque du Jour! Rayonnant écoulement du trône de l'Éternel, source des biens qui couvrent chaque jour la terre d'une parure nouvelle : c'est de toi que découlent, comme un torrent, la nourriture & le plaisir de tant d'espèces de créatures innombrables. Depuis l'homme, cet être monarchique, jusqu'au vermisseau qui rampe dans la poussière, tout puise la vie à ta source intarissable; les heures tracent autour de ton trône des cercles mesurés par des sons harmonieux, & le cortège des Saisons forme une marche réglée à la suite de ton char. A peine le Printems assis sur l'aîle des Zéphirs, vient-il de répandre des fleurs sur la terre, à peine a-t-il embelli les champs de ses dernières couronnes, que l'Été monte sur ses coursiers ardents, & tire de son carquois d'or les flèches les plus perçantes : elles traversent les flancs de la terre; la campagne jaunit, les mûrs épis pendent sur leur tige délicate, & les pommes

se teignent d'incarnat & de couleur de feu. Mais bientôt l'Automne prodigue descend sur des nuages féconds, répand sa corne d'abondance remplie de fruits mûris & de raisins enflés; ensuite, après avoir déchargé les arbres fatigués, elle réjouit par des pluies délicieuses les campagnes peuplées qui retentissent de cris de joie & de chants d'allégresse, jusqu'à ce que le bruyant Hyver arrivé sur des flocons de neige, chasse les contagions mortelles, ranime les champs épuisés, & porte avec les ouragans & les tempêtes, des trésors de force & de santé.

Mais, qui peut t'avoir placé dans l'espace immense, ô Ame de ce monde? Quelle main versa des millions de soleils comme autant d'étrincelles rayonnantes du feu éternel pour éclairer des mondes innombrables, & pour donner la vie à des infinités d'êtres & d'habitants? . . . O Muse! mon aîle fatiguée ne peut atteindre à ces hauteurs où l'aigle Britannique se baigne dans des flots de lumière. Les hymnes de l'immortel Thompson peuvent seules, ô Soleil! égaler la rapidité de ton char. C'est à lui seul qu'a été donné la force de chanter l'objet le plus élevé de la

Nature, nulle autre mélodie ne peut être comparée à la sienne. Mais pourquoi, lorsque toutes les voix de l'univers s'accordent à célébrer l'Auteur de tant de merveilles, l'homme seul reste-t-il muet? Que vois-je? Sans être effrayé de l'image de la mort qu'il vient de quitter, l'homme se leve & ne rend point graces au Créateur tout-puissant qui le conserve à la vie!.... Est-il donc lui-même un Dieu, pour se croire indépendant?.... Non : Je vois des mains s'élever vers le ciel, & des genoux se fléchir devant le Créateur. Que toute la terre passe du sommeil à l'adoration; que l'âme, ravie du spectacle de l'Aurore, tombe dans une extase profonde; où, contemplant toutes les merveilles sensibles, elle ne voie dans toutes choses que la main du Créateur mille fois reproduite.

O Muse bienfaisante! transportes-moi sur cette montagne couverte de bois, pour assister à l'entrée triomphante de l'Epoux de la terre; conduis-moi sous ces feuillages sacrés où la frayeur inspire la piété, que mes premiers soupirs s'élèvent au ciel avec l'encens du matin.... Me suis-je éveillé moi-même? est-ce ma main qui

a pû r'ouvrir mes paupieres que le prélude d'un sommeil éternel avoit fermées si puissamment ? Commandois - je à mon âme errante , comme hors de moi ? Non : je reconnois la main secourable qui a daigné conserver mon être ; & , restant dans une muette extase , la dévotion me saisit & m'élève sur ses aîles ardentes jusqu'à la hauteur des nuages. Tout l'hémisphère se développe à mes regards ; des nations , à côté des nations , célèbrent le Dieu du ciel par des cantiques multipliés. La tymbale retentissante , la cloche sonore , le cor bruyant & l'orgue harmonieux se font entendre du haut des pagodes & des églises , dans les mosquées & les synagogues ; les langues de cent peuples , les chants de mille sectes invoquent le Souverain des esprits & des mondes.

O ÉTERNEL ! devant qui les trônes s'abaissent , reçois les vœux & les hommages de tes créatures : entends les soupirs du Sauvage errant qui , les bras étendus vers toi , brûle d'une dévotion plus pure que celle de ces hypocrites Chrétiens sans cesse courbés devant tes autels. Tu me vois au pied de ton trône où vont mourir les premiers rayons du Soleil levant : je m'humilie de-

vant toi ; & , pendant que ma harpe accompagne les accens de ma voie , tu pénètres au fond de mon âme pour y recevoir un hommage plus expressif & plus digne de toi. Que mes yeux ne voient jamais l'Orient environné de la pourpre du matin , si mon cœur ne s'élève aussitôt pour t'offrir mes foibles hommages ; ils monteront vers toi , & tu m'entendras encore lorsque mes lèvres demeureront dans un respectueux silence.

Tout brille maintenant d'une égale clarté. Chaque perle de la rosée est un miroir où se réfléchit l'image du Soleil ; les fleurs épanouies reprennent les couleurs les plus fraîches & les plus vives , de leur calice entr'ouvert s'exhalent des parfums suaves & balsamiques ; les bruyeres & les bois retentissent des concerts les plus variés ; les passereaux gazouillent sous les feuilles du tilleul , tandis que le pigeon se promene sur le dos penché d'un toit , & pousse des soupirs roucoulans autour de son amante , qui se plaît à étaler sa gorge & à changer de couleur & de parure à chaque pas qu'elle fait. Toute la métairie se meut & s'apprête au travail : la jeune fermière

au visage rond & vermeil , va baigner ses yeux
 encore assoupis , au crystal d'une fontaine , où les
 petits poulets qu'elle nourrit avec complaisance
 l'attendent en sautillant. Le valet la regarde d'un
 œil avide , & s'élance en riant sur ses chevaux
 hennissans. La campagne devient plus animée ,
 tout y est en mouvement , que de spectacles va-
 riés ! Des brebis répandues dans la prairie , des
 hommes épars au milieu des bleds ondoyans , des
 émondeurs sur la cîme des arbres , des chevres
 grimpant sur le dos des rochers couverts de plan-
 tes sauvages , des taureaux mugissans dans la
 plaine , des meres occupées à traire , des enfans
 qui s'égaient en cueillant des violettes , tandis
 que l'habitant de la ville dort encore ! Il ne voit
 pas la face riante & gracieuse de nos champs ;
 enseveli dans les ténèbres , il passe la matinée à
 s'oublier lui-même ; de noires images obsèdent
 son esprit échauffé par les fumées de la table &
 les veilles du jeu , par des affaires importunes ,
 ou par des plaisirs encore plus accablans que les
 affaires. O vous , précieuses Beautés , qui vous
 plaignez sans cesse de l'ennui de votre condition
 & de l'uniformité de votre vie , vous ignorez les

douces alternatives de joie , de plaisir & d'admiration qu'éprouve celui qui se promene au lever du Soleil dans l'épaisseur d'un bois agréable , ou qui s'amuse à contempler dans le miroir d'un étang immobile la fuite des nuages dorés. Que cet heureux spectateur plaint les riches habitants des palais, qui passent une grande partie de la belle Matinée dans les bras du sommeil , ou plutôt qui abandonnent leurs esprits aux prestiges des vains honneurs , des grandeurs chimériques & des richesses asservissantes : ou , ce qui est le plus triste encore ; qui veillent en livrant leurs sens aux fatales carresses de la Volupté.

La belle Séline , emprisonnée dès son enfance dans l'enceinte d'une ville étroite & fermée , n'avoit jamais vû le ciel dans toute sa splendeur & sa majesté. Elle ne connoissoit les charmes du Matin que par les images de la Poésie & de la Peinture ; images toujours foibles & muettes , quand elles ne sont pas prévenues par l'expérience. Enfin l'Amour , favorable à son âme sensible , lui donna un tendre époux , qui délivra ses sens & son esprit d'un esclavage pour lequel elle n'étoit pas née. Elle suivit cet aimable guide dans
des

des régions toutes nouvelles. Elle vit , de la hauteur des montagnes où elle voyageoit , les flambeaux de la Nuit se jouer sur sa tête , les phosphores se former sous ses pieds dans les replis des vallons. Elle regarda vers l'Orient , & l'horison s'embellit de toutes les nuances de la pourpre. Elle tourna les yeux du côté de l'Occident , & soudain elle vit devant elle l'écharpe d'Iris tendue comme un cercle lumineux , où brilloient à la fois la topaze , l'émeraude , le rubis & l'améthiste. Oh , quelle pure joie inondoit l'âme de Séline ! Son époux , étendu à ses côtés , étoit plongé dans un sommeil délicieux , quand le Matin vint rafraîchir sur ses joues toutes les fleurs du bel âge. » O , mon bien - aimé , dit - elle en imprimant un baiser céleste sur ses lèvres entrouvertes , éveille - toi , & vois le spectacle dont ta Séline jouit pour la première fois. » Quoi ! Tant de beautés avoient été cachées si longtems à mes yeux ! Que les scènes & les théâtres de la ville sont étroits ! Que les coupleurs de l'art sont foibles & sombres ! Que tous les plaisirs sont faux près de celui - ci ; & combien l'ignorance & la servitude m'ont ra-

» vi de véritables délices ? « En disant ces mots , la belle Séline laissa couler de ses yeux des larmes de joie, brillantes comme la perle : elle reprit ainsi. » C'est à toi , cher époux , que je dois
» la vue de tant de beautés & de merveilles. Oh,
» que l'Amour m'a bien servie , en fixant mon
» fort loin de l'hémisphère où je suis née !
» Le ciel & la terre étoient pour moi des objets
» perdus ; tu me rends les bienfaits de la nature ,
» & tu me fais admirer son ordre harmonieux. «
C'est alors qu'ils s'embrassèrent avec une tendresse inexprimable , tandis que le Matin prodiguoit autour d'eux ses couronnes de roses pour embellir les faveurs de l'amour.

Mais la Nature n'offre pas toujours des fleurs au réveil des amans. Quand l'Hiver enveloppé de nuages, arrive des montagnes d'Islande , il envoie devant lui l'Aquilon furieux , qui flétrit la parure des campagnes , & couvre les plaines de tourbillons de feuilles enlevées aux arbres des forêts voisines. Alors , l'arrivée du Matin est retardée par de froides vapeurs , qui , s'élevant de la terre fumante , forment des ténèbres grisâtres qui se condensent dans les airs & retombent sur la terre en

brouillards humides. La Nuit ne pense plus à quitter son scèptre ; il semble qu'elle marche plus lentement & qu'elle ne fait place qu'à regrèt au Soleil du matin, qui ne darde plus que des rayons obliques & entrecoupés, à travers les brouillards tendus comme un voile autour de l'hémisphère. Il ne jette plus qu'un regard foible sur les prairies couvertes de neige & sur les bois solitaires qui, dépouillés de leurs ornemens, restent toute la journée ensevelis dans des ombres bleuâtres. C'est alors que le gibier, loin de découvrir le salpêtre à l'odorat, vient se présenter à l'affut du chasseur, & que les grives poussées par la faim, viennent se précipiter dans les filets, ou tomber dans les pièges qui les attendent. Oh ! quel triste spectacle de voir ces animaux malheureux, suspendus aux mêmes buissons, où ils étoient venus tant de fois chanter le retour du Dieu du Jour ! Le vautour ravissant contemple cette proie & la dévore d'avance : mais le crin tranchant l'arrête, il est lui-même mis au rang des morts ; & le chasseur l'attache comme un trophée aux portes du hâteau de son Seigneur. Dans ces jours, courts, froids & obscurs, le campagnard oisif dort jusqu'aux ap-

proches du Midi ; mais sa femme laborieuse allume sa lampe pour allonger la brièveté du jour : puis elle rôde par la maison , elle appelle ses filles au travail , ensuite elle prépare le déjeuner de ses fils qui se disposent avec peine à reprendre le chemin de l'école , épouvantés qu'ils sont par l'affreuse quantité de neige qui est tombée pendant la nuit. La flûte du berger amoureux ne fait plus retentir la vallée ; les troupeaux , couchés dans l'herbe , au sein de l'étable fermée , dressent les oreilles au fracas des Vents mutinés qui soufflent impétueusement sur le toit , & frémissent autour des portes. Le rapide ruisseau est arrêté , l'enfant sans expérience est tout surpris de le voir à son réveil transformé en un crystal solide ; il s'essaye d'un pied glissant à marcher sur la surface des eaux durcies , jusqu'à ce qu'une chute rapide lui en ait appris le danger. Dans ces jours si affreux , la solitaire & prudente fourmi ne quitte pas sa retraite pour satisfaire aux besoins de sa vie , elle se nourrit abondamment du fruit de ses travaux & de ses épargnes : mais le corbeau qui n'amasse rien , abandonne les champs durcis & couverts de neige , pour venir chercher sa nourriture à l'abri de

la maison du fermier ; quelquefois on le voit errer entre les poules & les pigeons qui , surpris de sa figure , le poursuivent à coups de bec ; vaine menace , cet ennemi ne les craint gueres , & ils sont fort heureux si aucun d'eux ne devient la proie d'un tel compagnon. Mais , ô ma Muse ! dois-tu t'arrêter sur des objets si tristes , tandis que tu peux peindre les charmes de la Matinée du Printems fleuri & de l'Eté doré , sans pour cela quitter les campagnes pittoresques , puisque tout dort encore dans les villes ?

J'apperçois , au loin , des fenêtres étincelantes qui brillent au milieu de la prairie , des tours hautes & surmontées de girouettes s'élèvent dans l'air , tout m'annonce la demeure du Seigneur du village tranquille. Les jeunes chevaux de ses attelages sortent en bondissant pour se répandre dans la verte vallée. Déjà même la jeune Dame du château , dans un appareil négligé , paroît sur les balcons ; elle vient de s'arracher des bras de son époux pour voir passer sous ses yeux les nombreux troupeaux qu'elle possède ; sa vue anime toute la basse - cour , & sa présence encourage au travail les plus paresseux. Elle ne regarde pas.

comme indigne d'elle & de son rang, le soin de veiller aux travaux des femmes de sa maison, de présider aux provisions de lait, & d'ordonner l'ouvrage du jardin. Elle appelle elle-même, du haut de ses pavillons, les troupes dispersées de ses nombreuses volières; elles se rassemblent à la voix de leur bienfaitrice qui, d'une main libérale, les arrose d'une pluie de grains d'or. Ravie du plaisir que lui ont donné ces innocens animaux, elle retourne au lit de son époux, d'où le Jour n'a pas encore chassé le Sommeil; elle se courbe sur son visage & reste dans une extase silencieuse, elle baise légèrement sa bouche vermeille où les Songes rians retracent l'expression du Plaisir; elle apporte dans ses bras un jeune enfant le premier fruit de leur amour; &, le couchant malicieusement à côté de son époux qui sommeille, elle se cache derrière le rideau pour jouir de la plus tendre scène. L'enfant bégayant des mots à demi articulés, entortille ses bras caressants autour du col de son pere, & l'éveille par des baisers redoublés, & par son joli babil. L'époux cherche à tâtons celle qui s'endormit dans ses bras, &, si c'est en vain, il trouve près de lui le tendre re-

jetton qui fait déjà l'espoir de sa famille. Il presse son jeune fils contre son sein, & ses yeux attendris se plaisent à découvrir dans ses foibles traits l'image touchante des graces de sa mere. Celle ci ne pouvant plus contenir sa joie, s'élance à travers les rideaux, & enleve son jeune fils en laissant couler quelques larmes délicieuses de son œil amoureux. Cependant l'époux se leve, & , légèrement habillé, va goûter la fraîcheur de la rosée sous des berceaux fleuris où sa tendre épouse ne tarde pas à se rendre. C'est de-là qu'ils aiment à s'égarer dans un parterre garni de tapis émaillés de fleurs; c'est parmi des entretiens que le spectacle de la Nature assaisonne d'une pure volupté, qu'ils voient le Soleil monter sur l'horison. L'époux détache une rose de sa branche épineuse, & la présente en souriant à sa jeune épouse aussi belle que le Matin : elle en décore son sein palpitant, elle s'appuie avec langueur contre son bien-aimé, & son silence exprime l'amour & la pudeur. Oh, que son visage devient sombre ! lorsque des soins économiques appellent au loin cet époux vigilant pour présider aux travaux de la campagne. Alors, il monte sur un coursier vi-

goureux & la quitte avec vitesse. Elle fixe ses yeux attendris sur le chemin qu'il vient de parcourir, jusqu'à ce que les rideaux tortueux des côteaux contournés le dérobent à ses regards.

Tels sont les Plaisirs innocens que le Matin amène dans les campagnes, tandis que le Luxe & la Paresse enchaînent encore les habitans des cités opulentes dans une Nuit oisive. Mais, non, le repos des citadins est troublé par le cahos importun des marchés. De tous les villages voisins, le peuple aborde aux portes de la ville, chargé des trésors de la campagne. Telle on voit une longue fourmillère à la fin d'une moisson s'empresse de remplir ses greniers. La fraîche Bouquetière & la Fruitière riante marchent d'un pas léger sous le brillant fardeau qui couronne leur tête; elles arrangent leur coëffure avant que d'entrer dans la ville, & la coquetterie ne manque pas de rabattre & de secouer leur jupe couverte de poussière. Le coloris de leur teint animé par la marche, se fait remarquer aisément: les sentinelles postées aux portes, les agacent en passant; mais elles continuent leur chemin, toutes fières des desirs que leurs appas ont pu donner aux rustiques soldats.

Le bruit & le tumulte augmentent insensiblement dans les rues peuplées , l'ouvrier laborieux entonne d'une voix enrouée son cantique favori entrecoupé de jurements affreux & de coups de marteau redoublés. Les boutiques des marchands s'ouvrent avec fracas , & les portes frémissent sur des gonds rouillés ; des milliers de voix remplissent l'air d'un murmure confus & discordant , & les cris des animaux se mêlent au bruit des querelles de la populace. Mais , quels tristes objets se présentent à ma vue ! Ma Muse recule devant ces lieux souillés de sang , où palpite l'innocent agneau enlevé à la prairie où il bondissoit près de sa mere. Le marchand avide de gain , l'a vendu pour être immolé à notre appetit. Le laboureur ingrat a livré à la mort l'utile taureau qui traçoit ses sillons ; & , comme il n'est point d'animaux qui puissent échapper au carnage , le tendre veau & sa mere féconde sont aussi livrés au boucher sanguinaire qui les conduit à la mort. O , malheureux humains , la faim vous a donné des entrailles de fer ! Ni l'épaisseur des bois , ni la légereté de ses pieds , n'ont pu dérober le cerf timide au plomb meurtrier du chas-

feur. Le daim , atteint du coup mortel , roule de la cîme des rochers au travers desquels il s'élançoit ; le jeune chevreuil montre , encore étendu sur une table ensanglantée , la plaie mortelle qu'un fer acéré vient d'ouvrir dans ses flancs. Eh ! comment l'homme a-t-il pu s'appriivoiser au meurtre & à la barbarie , s'ériger en tyran des animaux , & préférer leur sang au suc délicieux des plantes & des fruits ! Lucullus nouveaux ! votre goût est totalement perdu , parce que vous l'avez usé par le piquant des ragoûts dangereux que les épices hollandaises assaisonnent. Vous glorifierez - vous de vos exploits , quand vous forcez les habitans des airs de tomber dans vos embuscades , & le lapin timide à sortir de son terrier pour tomber sous vos coups ? Au moins , devriez-vous vous contenter du meurtre des animaux qui servent à assouvir votre faim brutale , & ne pas mettre votre plaisir à forcer , au son du cor , le cerf fugitif à travers les forets retentissantes & les plaines effrayées , pour en faire la pâture d'une meute sanguinaire & affamée. O vous , Maîtres de la terre , n'accoutumez pas aux horreurs de la chasse & du carnage , l'hé-

ritier de tant de vastes provinces , de peur d'étouffer dans son cœur les sentimens d'humanité, & dans la crainte que la divine compassion ne sorte de son âme dès sa jeunesse. Et vous, meres, si vous voulez être chéries dans votre vieillesse, ne punissez point une jeune fille douce & sensible, qui vous conjure les larmes aux yeux de ne pas la forcer à plonger le couteau meurtrier dans le cœur du pigeon, ou à déchirer les flancs du poisson palpitant. Le bras de la Beauté doit-il se plonger dans le sang ? Son cœur peut-il jamais s'accoutumer aux cruautés ? Récompensez plutôt ses larmes ; épargnez à ses yeux la vue des derniers sanglots des animaux expirans. Livrez cette âme tendre & compatissante aux chastes desirs de cet amant généreux, qui la recherche depuis long-tems ; & vous verrez la vertu & la piété se perpétuer dans votre race comme un germe céleste & fécond.

Le Soleil éclaire déjà les peuples du Couchant, il touche au tiers de sa carrière, & l'on sommeille encore dans les palais du Luxe & de la Volupté ! Enfin, l'épais Trésorier des rapines publiques, & la Beauté qui les prodigue, se traînent en baillant à la table des boiffons orientales. Les mascarades

du bal folâtre habitent encore dans l'imagination de la jeune Amaranthe. Les foudres & la pâleur ont déteint ses joues colorées ; un nuage de vapeurs humides environne encore ses yeux abbat-tus & plombés : tandis que son époux exhale les fumées du vin de Champagne , & les dissipe par des élixirs d'absynthe & de citron , elle répare son coloris avec des roses artificielles. Les parfums, les vases d'or & d'argent, les pâtes ambrées, les écrins brillans , sont étalés sur sa toilette. Les Amours perfides & les Ris malins voltigent autour du miroir. Un silence profond règne dans ce lieu , comme dans un sanctuaire. Des prêtresses offrent à la divinité , tantôt une mouche & tantôt un flacon. Cependant le visage sombre & pensif de la Déesse ne présage encore que des tempêtes. Mais Dorilas qu'elle attendoit , s'avance. Il traverse , en chantant , les vastes appartemens , & se précipite en extase sur une main d'albâtre rafraîchie par de l'eau de lavande : il se place d'un air passionné devant la Déesse. C'est alors que les mines de celle-ci annoncent la guerre , & ses souris des victoires. Avec quelle négligence malicieuse elle laisse percer mille traits éblouissans !

Comme elle affecte de ne pas appercevoir le désordre de son déshabillé ! Comme elle repaît des trésors de sa gorge les yeux avides de son amant ! En vain sa conversation , tantôt enjouée & tantôt sérieuse , semble cacher le dessein de son cœur. Mille Graces pleines de feu enchantent le héros amoureux. Sûre de la conquête de cet amant , la joie brille dans ses yeux. Elle écoute ses éloges avec un air animé , & reçoit ses hommages avec une langueur , qui présage plutôt sa défaite que son triomphe. O Germanie ! sont-ce là tes mœurs antiques ? Est-ce là le tems où les vertus & les armes faisoient respecter ton nom chez tes voisins ? L'Innocence conversoit alors dans les cercles , & la Pudeur coloroit les visages d'un rouge naturel. Les épouses & les filles osoient chanter les droits de la vertu & de la chasteté sans tache : le ridicule n'avoit pas encore osé faire pâlir la vertu & enhardir le vice ; l'adultère n'avoit pas reçu le nom honnête de galanterie , la bonne foi n'étoit pas profanée par la politique ; alors la probité & l'honneur s'appelloient germaines.

Cependant les filles s'élevoient dans des tra-

vaux utiles , sous la garde d'une sage liberté. Elles n'ignoroient pas l'art de peindre les richesses de Flore sur une toile filée de leurs mains , ni même l'art innocent de se parer & de plaire. Mais elles ne consultoient pas les caprices d'un goût immodeste & d'une mode frivole & passagère. La Beauté brilloit des fleurs de la Santé ; la Candeur reposoit sur leurs lèvres de rose ; l'Equivoque inconnu ne faisoit pas rougir , & l'Innocence ne couroit aucun risque à la vue d'une étoffe brillante ou d'une parure nouvelle. Mais , hélas ! nous portons sur nos fronts serviles le joug des mœurs de nos voisins. Ils nous combattent doublement , & par leurs armes & par leurs vices : on a quelquefois vu leurs armes plier devant les drapeaux des Germains , mais leurs vices triomphent encore bien plus furement de nous. Ils viennent nous battre jusques dans nos foyers. Leurs Marquis & leurs Beaux-esprits viennent déconcerter notre gravité & mettre notre vertu en déroute. Nous envoyons encore notre jeunesse dans leur capitale , où elle dissipe son patrimoine en vaines parures , & ses beaux jours dans des plaisirs empoisonnés. Heureuse nation ! lorsque la raillerie &

la satire du bel esprit étranger insultoient encore à ta simplicité , lorsque la franchise & la sévérité de tes femmes étoient les objets de mépris pour ces peuples ! Ah ! cessez vos plaisanteries , peuples ingénieux , nous ne les méritons plus. Nous sommes bien vos égaux en modes , en délires & en folies Mais , ma Muse , oublierois - tu que le sage FRÉDÉRIC a déclaré la guerre au Luxe corrupteur ; qu'il l'a enchaîné par des loix dictées par la Prudence ? & qu'un roi de Suède , émule de ce grand Prince , l'a totalement banni de ses Etats , qui un jour béniront la mémoire d'un Prince qui les a délivrés de l'empire d'un ennemi si dangereux.

Oserai-je pénétrer dans l'alcove des Rois , où le Dieu du Jour n'entre qu'à midi ? Cependant , dès le lever de l'Aurore , les longues galeries & les vastes antichambres regorgent de flatteurs. L'or & la broderie serpentent sur leurs habits , & la Politique masque tous les visages. C'est là que la Fausse-joie entrecoupe ses éclats de rire par des murmures d'impatience. Enfin l'Astre de la Cour & des peuples paroît Un long frémissement s'empare de tous les cœurs , semblable au Zéphir

qui agite les feuilles au lever du Soleil. C'est l'instant de la Fortune. Des Songes menaçants ont troublé le repos du Courtisan qui pâlit dans l'attente de ce qui peut lui arriver. Le nouveau Favori vient embrasser le Rival qu'il a supplanté, & lui annonce, d'un air malignement consterné, sa chute qu'il tramait depuis dix ans. Celui-ci se retire le poignard dans le cœur, tous ses amis détournent la vue sur son passage; & l'on entend au loin la désolation de son épouse & les gémissements de sa famille. O trois fois heureux celui qui, né sans ambition, élevé loin de l'intrigue & réservant toute son estime pour la vertu, n'attend pas l'heure marquée par le chant du coq, pour aller ramper aux portes d'un Ministre, ou présenter au vestibule du Caissier opulent un papier baigné de ses larmes! Heureux, qui se trouvant à l'abri de la chicane mercenaire, & libre de l'esclavage des dignités, passe les belles heures du Matin dans la compagnie des Muses! Délicieux moments! où l'âme dégagée de la fatigue des travaux forcés & des vapeurs de la digestion, s'élève d'une aîle hardie à la hauteur des célestes pensées, voit le travail mystérieux de la terre qui se

se couvre de fruits nourrissants ; les flots de la mer , bercés par les Aquilons , porter heureusement le navire au Port ; les oiseaux agiles se tenir immobiles dans les plaines de l'Air ; & la Nature entière travailler dans un auguste silence à la reproduction des êtres de tout genre ! Abandonnée à cette douce extase , l'âme n'entend pas les factions des grands , les troubles de la populace , les attentats du fanatisme , la fermentation & la cabale des Cours, les gémissements d'un peuple que l'on force de cacher ses larmes , ni les nations se préparer aux armes , comme si tout leur sang devoit expier quelque grand crime. Loin de l'affreux spectacle de tant de maux & de l'appareil effrayant de leurs remèdes , loin des manœuvres sourdes & détestables que la politique emploie pour détruire l'homme par l'homme , & pour opposer la fureur à la fureur , toute âme nourrie dans l'amour du bien général & du bonheur de l'humanité , préfère la conversation sage & muette des morts au commerce des vivants. On voit l'émule de Pétrarque respirer la fraîcheur voluptueuse du Matin à l'ombre des ormes discrets , autour desquels le lierre en fer-

pendant forme des couronnes qui pendent sur sa tête. C'est là que, le crayon à la main, il dessine les tableaux variés, que la Nature étale successivement à ses yeux; c'est de-là que son imagination s'élance sur les montagnes dont la cime est perdue dans les nuages, ou qu'elle descend dans les cavernes les plus profondes de la terre, où la Nature forme les précieux crystaux & les pierres marbrées; c'est de-là que son cœur s'émeut & s'attendrit aux plaintes de la tourterelle & au chant du rossignol; & que, réfléchissant sur l'ancien état de son âme, il verse des larmes de joie, en goûtant le bonheur de sa félicité présente.

O vous! qui fleurissez encore au matin de la vie; vous, dont les Graces riantes de l'esprit ne sont pas encore éteintes par les sombres nuages de l'Ambition & de l'Avarice; vous, chez qui le cortège des Soucis & des Projets n'a pas encore chassé l'aimable société des Muses, ne laissez pas fuir des heures trop rapides sans orner votre esprit des trésors de la Sagesse & votre mémoire des images gracieuses que les Poëtes, inspirés par les Muses, vous ont libéralement laissées; que

vosre âme embellie par l'étude de la Nature & l'histoire des belles actions , se remplisse chaque jour de sentiments héroïques & du céleste enthousiasme de la Vertu , afin que vous puissiez un jour résister aux séductions de l'exemple , aux revers de la Fortune & au déchaînement de la méchanceté. Avec ce trésor , vous serez riche , quoique privé des dons de la Fortune ; & , sans les ressources du Génie & du Sentiment , vous serez pauvre au milieu des trésors immenses , & seul au milieu du grand monde.

Daignez aussi , Beautés oisives , daignez au moins partager les heures de la Matinée entre la toilette & la lecture ; gravez de bonne heure dans vos tendres cœurs , les chants immortels où l'on célèbre le triomphe de la Vertu. Souffrez que l'Histoire officieuse vous présente à la fois , & le tableau du cœur humain , & les annales des tems. Que le roman insipide soit banni loin de vous , ainsi que ces livres qui enseignent le raffinement d'un amour ou plutôt d'une débauche déshonorante ; vosre cœur est trop délicat pour se plaire dans le vice. Mais , si le goût des Muses est né dans vosre âme , gardez-vous qu'un orgueil pé-

dantesque les avilisse aux yeux de vos compagnes ;
sachez unir le crayon à l'éguille , employez votre
esprit à le cacher ; & laissez croire à vos rivales
qu'elles en ont plus que vous , si vous voulez vous
en faire des amies. Parlez le langage du senti-
ment & de la tendresse , comme si vous n'aviez
jamais lû les Poëtes. Surrou , laissez aux hommes
courir la périlleuse carrière des Auteurs , l'Envie
est assez irritée de vos charmes & de vos graces.
N'aiguisez pas la satire contre vos talents ; car
l'esprit ne fait pas moins de jaloux que la beauté ,
& la rivalité des écrivains n'est pas moins dange-
reuse que celle des femmes. Craignez aussi que
la coquetterie ne s'empare de votre cœur : vous
seriez perdues alors ; ce monstre est le plus
dangereux ennemi de l'innocence ; il trahit
cruellement les Belles qui le reçoivent , & la
Vanité , qui le fuit , fait qu'elles dédaignent
secrettement leurs plus sages Amants. Mais ,
ô revers funeste ! Un Soupissant obstiné
triomphe enfin des rigueurs de la belle Co-
quette , & chante quelques instants le bon-
heur qu'il croit trouver dans sa possession.
Tous deux enivrés , ils se croient heureux ;

cependant le charme se dissipe, le songe disparoît, & l'Amour se vange. Il rappelle à l'Amant, la vanité, l'inconstance, & la dissimulation de sa Belle ; il la quitte, & livre son cœur au remord & au désespoir que lui donne l'accablante idée d'être pour toujours abandonnée.

Prévenue de ces écueils dangereux, & trop sage pour céder aux prestiges de la Vanité, faites donc que votre émulation se dispose à faire le bonheur de l'Epoux que le Ciel vous destine, & à conduire vos enfants dans le chemin de la Sagesse & de la Vertu. Alors les graces de votre figure, les charmes de vos beaux yeux & les boucles flottantes de vos cheveux brunis, ne feront pas les seules chaînes qui l'attacheront à vous. Les ornements de votre esprit augmenteront dans son cœur l'empire de la sympathie ; l'agrément de vos entretiens arrachera son âme à la séduction des livres, & la compagnie d'un ami ne pourra le dédommager des plaisirs de votre commerce, & du charme de votre société. Puisse une si douce félicité

répandre sur la soirée de votre hymen, les riantes couleurs de l'Aurore !





Ch. Eisen inv.

C. Baquoy Sculp.



Ch. Biren inv.

C. Baguoy Sculp.

LE MIDI.

LE SOLEIL est maintenant au plus haut point de sa course. Il semble s'arrêter un instant pour considérer & l'espace qu'il a parcouru & celui qui lui reste encore. Le Dieu du Jour est si brillant alors, que nul mortel ne peut fixer les yeux sur sa face rayonnante, sans être aussitôt puni de sa témérité. Il fait signe au Midi que le moment de son règne est arrivé, & repart soudain porter ses feux & sa lumière aux Peuples Occidentaux. Le Midi descend du char éclatant du Soleil, au milieu de la brillante escorte des plus lumineuses heures du Jour, & paroît sur la terre. Des Zéphirs légers volent en sifflant autour des joues enflammées de ce Prince du Jour, & rafraîchissent

en même tems la terre que sa présence échauffe violemment. La Nature qui l'attendoit, le reçoit avec allégresse : elle attend, pour préparer un repas à tous ses enfants, que ce bienfaissant Messager verse dans ses mains les trésors renfermés dans la corne d'Amalthée qu'il a reçue des Dieux, & qu'il apporte avec lui sur la terre.

C'est maintenant que je vais me retirer dans cette retraite obscurcie par les épais feuillages des chênes antiques, pour y méditer à mon aise sur le spectacle brillant que la Nature m'offre en ce moment. Descendez, respectables Prophètes, Poëtes sacrés, du sommet ou plutôt du Temple où votre esprit se repose : venez vers moi, pénétrez mon âme du feu de votre génie ; & toi, Enthousiasme divin, toi qui te plais si bien dans le séjour de la méditation, viens encourager ma Muse pour qu'elle chante avec dignité & avec harmonie les merveilles du moment. O vous, mon cher Gieseke, dont l'amitié a si souvent animé ma lyre ; vous, dont l'entretien a charmé ma Muse dans la solitude, daignez agréer le léger tribut que je vous présente, & ne méprisez pas mes efforts ; car, lorsque vous m'écoutez avec

complaisance , ma lyre rend des sons plus doux & plus harmonieux.

Tout l'Univers voit arriver avec joie le milieu du Jour : cet instant annonce les fêtes & les festins. C'est aussi un de ces moments où l'ÉTERNEL nourrit , avec une bonté infinie , la mitre & l'éléphant , le moucheron & l'autruche. Toute la terre attendoit impatiemment que le Midi avec sa trompe dorée appellât au repas tout ce qui respire dans les Eléments. C'est alors que le Soleil pare la terre d'un éclat inexprimable. Le berger contemple cet Astre , & d'après l'ombre que font les corps sur la terre , il instruit de l'heure du Jour le voyageur harrassé qui la lui demande. Il conduit ensuite son troupeau dans un lieu frais , & se jette à son tour sur l'herbe molle , à l'ombre d'un érable ; il y prépare sa table frugale sur le gazon , d'où il prend plaisir à voir son troupeau errer des deux côtés d'un ruisseau bordé de saules. Les vaches pâturent plus loin , le long de la bordure du bois qu'elles font retentir du bruit de leurs mugissements & du son de leurs clochettes. Pendant la chaleur étouffante du

Jour , les oiseaux se retirent sous le plus épais feuillage du bois & ne font plus entendre leurs chants. Le prince des chantres , le Rossignol , parcourt les buissons & les bosquets pour chercher sa proie ; les yeux étincelants , il s'élance avec rapidité sur le ver qui lui sert de pâture : mais s'il apperçoit un peuple de fourmis dans la sécurité , ou qui veille à la garde des provisions de l'Etat , il se précipite sur cette multitude , comme un conquérant sur des ennemis retranchés , & porte par-tout la désolation & la mort. On voit les tendres meres occupées à sauver la vie à ce qu'elles ont de plus cher ; mais c'est en vain , l'orgueilleux vainqueur s'en rassasie , puis il prend son vol & s'élève dans les airs en chantant lui-même son triomphe & les effets de sa voracité. C'est cependant ce même vainqueur à qui nous avions entendu , peu auparavant , former les sons les plus flatteurs & les plus touchants. C'est ainsi que nous voyons souvent un Poëte , qui ne chan-toit que l'Eternité & les Vertus , descendre jusqu'aux sujets les plus ignobles ; & si nous suivions sa conduite , nous trouverions peut-être qu'elle dément les nobles sentiments qu'il avoit

annoncés par l'élévation de ses poésies sublimes.

La Divinité que la fatigue & la joie accompagnent sans cesse , dont la puissante inspiration aida les premiers habitants de la terre à vaincre la rudesse d'une Nature agreste & sauvage ; l'Industrie , nourrice des hommes , mere des arts & de la douce urbanité , invite tous ceux qui reconnoissent son pouvoir , à suspendre leurs occupations. Suspendez vos travaux utiles , vous , ouvriers laborieux , dont les mains durcies élèvent des Temples à la Divinité , des Palais pour l'Opulence , & des Monuments somptueux ordonnés par la Munificence ; laissez tomber de vos mains fatiguées le lourd marteau qui façonne la pierre rebèle & sonore ; que ces machines puissantes qui vous aident à élever des fardeaux énormes , restent sans mouvement ; allez réparer vos forces , & vous livrer , sous l'ombre de quelques ruines , au repos salutaire qui vous y attend. Que ces Artistes ingénieux , dont l'âme sublime & élevée semble mouvoir la toile colorée & animer le marbre froid & insensible , laissent tomber le pinceau

expressif & reposer l'infatigable maillet : je veux pendant quelques instants admirer les chefs d'œuvres qui sont commencés..... Sur quoi fixerai-je mes premiers regards ? Ce sera sur cette scène héroïque , où je vois l'amour patriotique vainqueur de la pitié filiale & de l'amour paternel , où je vois le héros bienfaisant interrompre ses délassements pour secourir un infortuné qui réclame son appui.... Mais , je me garderai bien de jeter les yeux sur ce tableau horrible , où des légions d'hommes furieux , armés du feu & du fer étincelant , que la rage précipite , se débattent dans des flots de sang qui roulent des membres épars & des portions d'hommes déchirés. Mon âme douce & tranquille ne peut soutenir la vue de cette épouvantable mêlée. Elle fuit , & vient se reposer plus agréablement sur un bouquet que composent des lys majestueux , des roses , des œillets odorants & des pavots superbes. Mon œil se plaît à démêler parmi ces fleurs puissantes , la timide fleur d'aneth , & le jasmin virginal qui est mêlé au myrthe , dont l'odeur est suave & balsamique ; je veux respirer le parfum composé qui

s'exhale de ces fleurs , & , comme l'illusion est flatteuse , mon âme croît en être pénétrée. Je m'arrêterai aussi devant ce paysage profond & vapoureux où sont des ruines superbes , que des arbustes sauvages & des broussailles touffues dérobent aux regards ; la vue de cette plaine féconde couverte d'épis ondoyans où se viennent jouer les Zéphirs , d'arbres féconds , de bestiaux paisibles , me fait le plus grand plaisir. Mes yeux se perdent dans l'étendue d'une mer immense qui la termine , & qui se joint au ciel par un point imperceptible. J'y découvre un vaisseau qui vogue pesamment , & je crois entendre les cris d'allégresse que jettent les matelots fatigués , à la vue du port où viennent se terminer leur course & leurs inquiétudes. Que tous ces Arts séduisans prospèrent , ils fondent la gloire & la réputation de l'heureuse nation qui les nourrit dans son sein. Que tous les Arts que régissent la nécessité , le plaisir & l'agrément , restent suspendus : ainsi l'ordonne l'Industrie , leur souveraine..... Il n'est qu'un seul homme , dont les travaux utiles & bienfaisants ne peuvent être interrompus.... C'est de Vous , Ministre sage

& éclairé , que veut parler ma Muse ; Vous , à qui le Souverain puissant , qui règne sur des millions de Sujets , a confié le salut , la vie & la félicité de cette nombreuse Famille : songez que leur bonheur dépend de la grandeur de vos projets , de la justesse de vos desseins & de la suite de vos veilles ; songez qu'ils tremblent dans l'attente de ce qui doit leur arriver ; & que la mémoire du Prince qui vous commet , répondra un jour à la Postérité des fautes que vous aurez faites sous le pouvoir de son nom ; & que l'amour , l'élan du cœur , que l'on nomme vénération publique , est la récompense glorieuse & infaillible réservée aux Ministres patriotes & bienfaisans.

Le laboureur reconduit lentement ses bœufs fatigués au village. La jeune servante pliant sous le fardeau de treffle qu'elle a ramassé , se hâte de regagner la métairie. Les chevaux tout hors d'haleine ramènent le chariot de leur maître , & regagnent l'étable en hennissant. Il n'y a que le moissonneur assidu qui continue de faucher , jusqu'à ce qu'il apperçoive de loin sa compagne fidèle qui traverse à grands pas les champs qu'il a dépouillés..... Oh ! avec quelle joie il reçoit la nourriture

qu'elle lui présente ! Et avec quelle avidité il porte la bouteille à sa bouche altérée ! ... Il s'affied ensuite sous un poirier ombrageux , pour y finir son repas rustique qu'il accompagne de quelques moments de sommeil.

Ne crains pas de t'abaisser , ma Muse , en jettant les yeux sur la table du Laboureur : tu n'y verras point de magnifiques services , ni de somptueux desserts ; mais tu y trouveras ces mœurs innocentes , cette noble franchise que l'on espéreroit en vain trouver chez les Grands de la terre. La cloche au son argentin les appelle , tout le monde quitte son travail & vient se ranger décemment autour de la table. L'Amour se peint sur les joues colorées de la fille aînée de la maison ; il anime ses yeux noirs & fripons qui se préparent à faire des conquêtes. La Belle se fait remarquer , entre ses sœurs & ses compagnes , par une taille bien prise , où l'Art n'est entré pour rien. La plus belle jeunesse du canton ne se pare que pour elle ; routes les sérénades lui sont adressées ; on lui présente les plus jolis bouquets & les rubans les plus galants. La Belle , par son air modeste ,

retient tous ses Amants dans le respect , & l'Amour , pour lui plaire , polit les plus grossiers , car c'est souvent sur cette jeunesse champêtre & innocente que la Nature se plaît à répandre ses plus tranquilles faveurs.

Qui osera se flatter de trouver les mêmes charmes à la table du Gentilhomme campagnard ? Il y est assis plus grossièrement que ses valets ne le sont dans la cuisine. Cependant ses convives , parasites par état , l'encensent comme un homme d'esprit , & le vin coule dans des coupes qui ne tarissent point. Les propos indécents qui volent de bouche en bouche , font rougir la Dame du logis qui , livrée à une pareille société , mérite toute sorte de compassion. Elle regrette la table frugale & décente de son pere , où elle mangeoit sans fiel & sans honte. Le Destin lui a trop tôt ravi ses parents , & ses charmes joints à sa fortune l'ont fait l'épouse de ce noble insensé. Mais le Ciel , propice à ses vœux , bientôt lui donnera un fils qui fera toute sa joie , qui adoucira les ennuis de sa vie , & à qui elle apprendra de bonne heure cette noble décence que son pere connoît si peu.

Au

Au reste , les équivoques & le ton grossier ne règnent pas à toutes les tables des riches. Combien Damon n'est-il pas heureux dans la solitude où il s'est retiré ! Sans rechercher le titre de Mécène , sans vouloir être nommé dans des épîtres dédicatoires achetées , il est le vrai protecteur de tous les gens de mérite & de génie. Il rassemble chez lui une compagnie choisie ; la décence préside à leurs entretiens & à leurs promenades ; la bienfaisance jointe aux mœurs les plus douces lui gagne tous les cœurs. Le jeune Poëte qu'il protège est du nombre de ceux qui l'accompagnent ; il chante sur son luth harmonieux le bonheur que donnent l'amour , l'amitié & la vertu. Nouvel Orphée , il enchante tous ceux qui l'écoutent ; son patron le récompense d'un souris gracieux : & l'on voit de douces & précieuses larmes d'attendrissement couler des yeux de son aimable famille. Cependant on se met à table : un entretien sage & agréable fait le plaisir du festin ; le nectar du Rhin coule dans des verres couronnés de roses ; des santé portées du fond des cœurs font le tour de la table : puis après

D

résonnent les chants gracieux d'*Hagedorn* ; ils sont exprimés par des femmes aimables dont les voix agréables enchantent les convives. Alors le feu sacré s'empare de notre Poëte, qui récite, à la prière de son protecteur, les tendres plaintes d'une Amante trahie, ou bien quelque trait frappant de bienfaisance & de vertu ; il moissonne alors les applaudissements, puis s'abandonnant aux transports de sa verve, il va rêver dans quelques grottes profondes ou dans un bois ténébreux. C'est là que, dégagé de toutes les idées importunes, il forme ces chants immortels qui doivent un jour passer à la postérité.

Quand les rayons enflammés du Midi ont pénétré la terre, quand la clarté est si grande qu'elle semble percer les voûtes les plus obscures, les Insectes envenimés quittent leurs froides demeures pour jouir de la chaleur du Soleil ; l'affreux Crapaud s'enfle dans les ruines d'un vieux Palais, jadis habité par le luxe & l'opulence ; le Lézard, enchaîné au fardeau d'une longue queue, fait entendre ses sifflements dans les mazes abandonnées ; l'épouvantable

Serpent quitte aussi sa froide demeure pour gagner les campagnes fleuries; entortillé dans les plantes, il ne paroît pas capable de nuire : cependant malheur à l'imprudent qui l'offense, il s'en vengera, & plus cruellement encore que l'araignée de la Pouille, dont le venin peut être dissipé par la puissance de la musique & par les mouvements violents d'une danse effrenée.

Hélas, faut-il que ma Muse le raconte !
 Un couple aimable uni par l'amour & la vertu, passoit les jours les plus sereins de sa vie dans une contrée délicieuse. Le Destin, après avoir persécuté longtems ces tendres Amants, appaisé par leurs souffrances, commençoit à verser sur eux la coupe délicieuse qui fait naître le bonheur. L'aimable Daphnis, invité par la fraîcheur d'un bocage sombre, y étoit allé pour jouir de son azyle. Le sommeil l'y surprit. Daphnée, qui avoit préparé pour elle & pour lui un dîner frugal, l'attendoit avec impatience : lassée d'attendre en vain, elle s'achemine vers le bocage où elle s'étoit souvent trouvée avec Daphnis. Déjà elle voyoit cet Amant adoré livré aux douceurs de Morphée; étant à peu de

Dij

distance de lui, elle s'arrête & contemple avec plaisir la beauté mâle qui anime ses traits; enivrée du charme de sa vue, elle s'avance & se jette sur lui avec vivacité, elle le serre dans ses bras, & les plus belles lèvres baissent l'heureux Daphnis. Mais quel cruel moment pour l'infortunée Daphnée!..... Un serpent affreux qu'elle fouloit sans le savoir, s'élance contre son sein, & la blesse de son dard venéneux. Je suis blessée, s'écria Daphnée; cher Amant, sauves-moi. Daphnis pâlit en voyant le serpent qui fuyoit en sifflant. Malgré les efforts qu'il fait pour sucer la plaie de son Amante, le venin mortel se hâte de gagner son cœur; les lèvres couleur de pourpre de Daphnée pâlissent, les roses de son teint s'effacent, & sa tête tombe comme un lys moissonné. L'épouvante saisit Daphnis, & suspend l'usage de ses sens: il tombe bientôt lui-même, pénétré du mortel venin qui a tué Daphnée, & qu'il a fait passer dans ses veines en suçant la blessure de son Amante. C'est ainsi que périt ce couple aimable que la fidélité avoit mis au nombre de ses enfants les plus chéris. Les Nymphes des bois pleurerent long-

tems sur l'urne funèbre de ces tendres Amants ;
& l'écho , sensible à leur perte , répète encore
souvent les noms de Daphnis & de Daphnée.

Heureux climats , où les dards du Soleil sont
plus tempérés , où notre sommeil est rarement
interrompu par ces aventures tragiques ! Si nous
ne sommes pas assez heureux , comme les habi-
tants de Ceylan , pour nous promener dans des
bois de canelle & dans des allées de limoniers ,
aussi voyons-nous moins souvent les serpents
envenimés infester nos prairies ; si les orangers
ne répandent pas leurs douces exhalaisons dans
nos champs , & si nous ne jouissons pas de la
vue des fruits dorés qui croissent sur les arbres
d'Italie , aussi le Midi brûlant ne nous force pas
de chercher une retraite dans les antres de la
terre , & nous ne sommes point désagréable-
ment retenus dans nos maisons par les conta-
gieuses exhalaisons de la canicule empestée ;
nous ne craignons pas les scorpions dans nos
maisons ni la tarentule dans nos jardins. Ce-
pendant notre sécurité ne doit pas pour cela
être parfaite ; nous avons encore des ennemis
assez dangereux pour être craints. Car , sans le

crapaud & les reptiles envenimés, il est encore mille insectes toujours nuisibles au dormeur imprudent, qui s'abandonne au sommeil en s'étendant sur la verdure.

O vous, qui habitez des salons dorés, où, au milieu des plaisirs vous vous précautionnez contre l'incommodité de la chaleur, jetez les yeux sur ceux qui, exposés aux brûlantes heures du Midi, se mettent en sueur pour vous procurer ce bien-être dont vous jouissez; voyez vos champs remplis de moissonneurs, & vos prairies couvertes de faucheurs actifs qui vous enrichissent par leur travail. Votre vigneron ne cesse, du matin au soir, de cultiver ces vignes qui vous donnent un nectar si délicieux. Mais les fatigues que ces infortunés essuient sont moins pénibles encore & moins rebutantes que celles du noir charbonnier. Les branches d'orme & de tilleul se développent & s'étendent en vain autour de sa cabane pour lui donner de la fraîcheur, la fumée de son bûcher noircit la verdure du tilleul fleuri, & l'échauffe plus que la brûlante chaleur du Midi. Il n'est pour ce malheureux aucun jour, dont la sérénité ne soit ternie par

la sombre fumée de son fourneau : cependant il vit content en dépit de son sort ; la chaleur redoublée lui fait paroître son eau plus fraîche, & sa flûte résonne encore quelquefois sous ses doigts durcis au travail. Le contentement fait de son pain bis un mets délicieux ; & , soit qu'il boive de l'eau du ruisseau qui passe derrière sa cabane, ou un peu de bière refusée par le riche, la soif, que la fatigue laisse à l'homme laborieux, change son breuvage en un vin exquis.

Quand le Chasseur, harassé de fatigue, se trouve loin de son château, & qu'il est frappé des rayons du Soleil, il s'arrête à l'ombre d'un frêne, seul arbre dans la prairie couverte de thym & de serpolet, qui exhale un parfum enchanté ; il s'y délasse & se rafraîchit avec des fraises sauvages que lui présente une jeune habitante des bois. Cette fille lui paroît si aimable dans son ajustement champêtre, qu'elle lui fait oublier sa lassitude, & qu'il la suit à sa cabane, où il est reçu avec cordialité de ses parents.

Si nous nous transportons à la ville sur l'heure du Midi, nous entendrons un tumulte horrible : mille voix, mille voitures bruyantes imitent le

bruit des vagues irritées. Tous les hommes occupés s'entrechoquent en passant sans se regarder : il n'est pas jusqu'au petit-mâitre oisif qui affiche aussi les embarras des occupations sérieuses ; il feint d'avoir divers rendez-vous , & d'être attendu par plusieurs grands Seigneurs. Cependant il s'échape , & va dans un café jouer le grand politique ; il y parcourt toutes les gazettes , & décide en un instant du sort de l'Europe ; puis changeant tout à coup d'idée , il vole aux saies de billard voir si le sort ne lui prépare pas quelque duppe.

D'un autre côté , les Négociants courent s'assembler à la Bourse. On y voit le Marchand des Indes , celui du Nord riche en fourrures , & celui du Levant qui nous apporte du café. Le Breton , le Franc , le Batave voient passer toutes ces marchandises dans leurs mers : L'Allemand seul sommeille sur les bords de l'Océan. Comment!... L'industrie maritime est-elle donc si méprisable ? Et peut-on trouver son intérêt à tirer ses marchandises des magasins d'un voisin laborieux qui s'enrichit aux dépens des consommateurs ? Mais , que dis-je ? ... Le sommeil de

l'Allemand va se dissiper. Déjà même je vois les flottes Prussiennes qui partent pour les climats les plus éloignés, d'où elles reviendront bientôt chargées d'immenses trésors. C'est en vain que la Chine superbe dispute avec nous sur l'honneur de quelques inventions, nous possédons aujourd'hui en Europe les Arts qui ont jadis enrichi ces vastes contrées, & même nous les avons surpassés. En vain le Japon étale les trésors de sa fayence; les tables des Grands sont couvertes d'argille de Misnie, qui ne le cède en rien aux ouvrages du Japon. Les Dieux ne pourroient être servis dans des plats plus magnifiques; la rose vermeille & la renoncule n'offrent pas des couleurs plus brillantes quand on les cueille, que lorsque l'Artiste habile les imite sur la porcelaine.

O combien le Ciel partage différemment ses dons entre les mortels! Le Favori de la Fortune est splendidement assis à une table somptueuse: ce n'est pas une table, c'est un jardin superbe que l'Art a formé pour parer son festin. Les convives sont assis sous des orangers, tandis que des fontaines d'eau de senteur parfument l'air.

Un service magnifique orne son buffet ; vingt cuifiniers passent des journées entières à créer des mets auxquels on ne touche seulement pas ; on boit chez lui de tous les vins étrangers les plus délicieux ; Madère , Porto , Chypre , Tokkai , la Champagne , sont venus lui offrir leurs tributs ; à peine daigne-t-on servir sur sa table le Bacharach du Rhin. Des domestiques , des courreurs , des heyducks richement habillés , attendent le desir des convives pour les servir ; la joie & la satisfaction semblent briller à cette fête. Le vulgaire envie le fort du Seigneur qui préside à cette table. Mais le Sage , plus pénétrant , voit que c'est en vain que toutes les parties du monde se sont réunies pour fournir ce qu'elles ont de plus précieux. Tous ces vins exquis ne peuvent réveiller son goût , il est entièrement perdu. Quelque diligence que fassent ses courriers pour lui apporter les mets les plus rares , son estomach gâté se refuse à tout : la crainte & l'inquiétude l'aigrissent , tandis que des soupçons importuns troublent & agitent son cœur.

Combien n'est pas plus heureux , avec mille

fois moins de fortune , ce pauvre Laboureur qui suspend son travail pour prendre un repas qu'il a si bien mérité ! Le gazon lui sert de table , la voûte de l'horison sert de plat-fond à la superbe salle où il mange. Tout rit autour de lui : sa conscience est tranquille ; sa santé robuste , fortifiée par le travail , change ses mets en ambrosie & son eau en nectar. Si la chaleur est excessive , un sommeil paisible le saisit ; un songe flatteur vient l'amuser , & lui peint son épouse qui l'attend impatiemment dans sa cabane ; il lui compte avec joie le prix qu'il a reçu pour salaire de son travail. Enfin , réveillé par ses compagnons de fatigue , il se mêle avec eux pour reprendre ses travaux avec une nouvelle vigueur.

C'est avec bien plus d'inquiétude que la Dame distinguée se jette à la même heure sur un lit de repos doré , & couvert des plus moëlleux coussins. Elle s'est mise dans un déshabillé galant où cependant la parure préside ; elle attend le sommeil de l'après-midi en faisant des nœuds couleur de rose , ou bien elle lit des romans dont elle voudroit être l'héroïne ; elle croit être dans l'île de Cythère , & voir un peuple de

bergères & de bergers galamment vêtus, qui dansent en chantant leurs amours. Les idées de galanteries & d'amants viennent se mêler à celles de fidélité & de vertu : elle se laisse aller à son imagination échauffée ; & si son Amant est assez heureux pour la surprendre dans ce moment, il triomphe aisément de sa vertu qui s'envole à tire - d'aile , & les larmes que lui coutent sa défaite sont les preuves du bonheur de son Amant.

Quand le jour est un peu avancé , & que le Midi commence à faire place à la fraîcheur du Soir , la liqueur sulfureuse du Levant paroît sur les tables à café ; & dans les cercles , la cérémonie gouverne le monde avec un scèptre puissant. Les carrosses & les chaïses à porteurs se préparent à promener leurs maîtres , qui vont rendre des visites ordonnées par le déguisement & la politique. Le tems que dure ces visites se passe à faire des grimaces & des contes agréables ; puis on se quitte , en faisant des protestations d'amitié qui sont aussitôt oubliées que prononcées. Les heures sont remplies dans les assemblées par un entretien aussi frivole , aussi

vuide de sens, que stérile en esprit; des éclats de rire étudiés, des tons forcés, tiennent lieu de contenance : sous le masque de la politesse, on détruit le mérite de quelque absent. L'envie & la médifance renversent les réputations les mieux établies, le caquet aigu, les jeux de mots & les éclats d'un rire immodéré font de la conversation un chaos tumultueux; le maître de la maison en est quelquefois le plus plaifant original : & l'homme censé évite avec soin une telle compagnie, dans la crainte d'y être compromis.

Quel contraste ! Le savant passe ces mêmes heures avec bien plus d'agrément & de fruit. Retiré dans sa bibliothèque sous l'aîle du repos, sequestré aux fols & aux méchants, il s'entretient de l'esprit des hommes doctes qui ont jadis instruit & éclairé l'univers. Transportes-moi, Muse, au Vatican, ou dans la célèbre bibliothèque de Wolfembutel, l'ornement de cette maison illustre. Prêtes-moi ton secours pour y puiser les riches trésors que les Poëtes, animés du divin esprit, ont laissés en sa garde ; ou bien aides-moi à parcourir les anciens Historiens qui ont consigné dans leurs annales les actions hé-

roïques de nos Ancêtres : nous ne dédaignerons pas aussi de consulter ces Bardes célèbres qui ont éclairé la Germanie dans les siècles de la stupidité , & qui égayoient leur contrée sauvage par des chants inspirés. Ainsi la touchante Philomèle fait entendre sa voix du fond des bois deserts , & console par ses chants le voyageur égaré qui attend le jour avec impatience. Tu peux aussi , ma Muse , te promener dans ces grottes sombres & fraîches où la Sculpture & l'Architecture se sont elles-mêmes bâti des Temples : tes yeux y découvriront ces beautés & ces traits de génie , impossibles à l'Artiste le plus ingénieux , qui distinguent toutes les productions de la Nature.

Il n'est point de saisons ni d'instant qui n'offrent libéralement à l'homme quelques plaisirs nouveaux. En Automne , lorsque le Midi brille sur les champs , une douce chaleur pénètre la terre sans la percer de rayons ardents : Alors , le Vigneron armé de sa serpette , se promène sur ses terrasses ou le long de ses treilles qui semblent être ornées de festons. Sa fille , parée des fleurs que lui cueille le jeune Lubin , se

tient derrière lui avec un panier dans son bras. Elle ressemble dans cet ajustement aux Nymphes qui accompagnoient Bacchus dans ses fêtes. Le bon Vieillard s'arrête à l'endroit où le raisin caché sous les feuilles, présente un bleu d'azur : il cueille la plus belle grappe de la vigne, & la couvre de feuilles fraîches. Sa fille part, & va d'un pas animé la porter à son Seigneur, qui juge par là de l'approche des vendanges. L'espérance des richesses de cette moisson lui cause la plus vive satisfaction, & il la témoigne à la belle messagère par un souris gracieux.

L'hyver, quand les rayons languissants du Soleil s'efforcent en vain de pénétrer les vapeurs nébuleuses dont la terre est enveloppée ; quand les prairies couvertes de neige ressemblent aux deserts de la Sibérie, on n'entend plus le murmure du ruisseau, ni la flûte du Berger ; & cependant, malgré la rigueur de la saison, je trouve encore du plaisir à respirer l'air qui est si salubre ; je vais sur les remparts jeter un coup d'œil sur les prairies, où le Berger se hazarde de conduire son troupeau. Les moutons ne reconnoissent plus la terre à cette parure blanche. Dé-

routés par la nouveauté de ce spectacle, ils errent çà & là en bêlant, jusqu'à ce que l'instinct, aiguisé par le besoin, leur apprenne à gratter du pied & à tirer de dessous la neige le suc qu'ils aiment tant. D'un autre côté, je vois le jeune homme qui vôle courageusement sur des patins brillants : ces aîles d'acier lui font traverser les flots durcis avec la vitesse du vent ; il devance le cheval orgueilleux & paré de sonnettes, qui conduit un traîneau chargé de belles Hollandaises, partant pour une Foire prochaine.

Une autre occupation m'arrête dans ma course. Je vois les chenilles, enveloppées comme des embryons dans leurs coques, qui, échauffées par les rayons du Soleil, se meuvent imperceptiblement. C'est alors qu'il faut que le Jardinier actif prenne le ciseau, & qu'il conserve par ce soin les arbres qui font l'ornement de nos jardins & de nos champs. O Nature ! mon œil sera toujours occupé à te contempler ; tu m'offres à toutes les heures du jour, des agréments dont je suis plus flatté que des plaisirs du bal & des jeux de théâtre. Comment se refuser à l'invitation d'un pays qui présente à la fois mille beautés

beautés à parcourir ? des côteaux couverts de bois rafraîchissent les plaines que le Soleil a rendu ardent. Si vous voulez des lieux plus retirés, suivez le chemin de l'étroite vallée, jusqu'à ce que les détours de ce labyrinthe vous conduisent au théâtre solitaire de la Nature sauvage, où les feuilles argentées du frêne forment un doux frémissement qui se répète dans le miroir d'un étang immobile. Les rochers pendants, les racines découpées qui les couronnent, les broussailles diversement bigarrées, forment un spectacle pittoresque & amusant. On s'y repose sur des sièges couverts de mousse mollette : des côteaux élevés, & des rochers l'un sur l'autre accumulés, garantissent sans interruption de la brûlante chaleur du midi. Heureux desert ! ... Sûre retraite, où l'on est à l'abri des fots qui affichent l'esprit, à la honte de la raison ! Bois touffus, c'est sous votre ombre que j'ai souvent cherché à dessiner la Nature ; c'est dans vos retraites que je suis souvent venu méditer les chants immortels de Thompson qui l'imité si bien. C'est aussi sous votre azyle que Milton s'est introduit dans la sombre assemblée des Démons, & que Pope

se retiroit lorsqu'il composa ces écrits lumineux qui lui font tant d'honneur & un si grand nombre d'admirateurs & d'amis. Génies divins !... Génies inspirés !... Isle , trois fois heureuse , sur laquelle la liberté a répandu , non seulement toutes les richesses de la terre , mais encore tous les dons de l'esprit & du génie ; c'est chez toi que chaque Muse trouve son Mécène ! Tu es le Temple de la Poésie , qui ne trouve en aucun endroit tant de protection & d'encouragement. Son laurier y fleurit , comme s'il étoit en Grèce ou en Italie , ses pays originaires. Il y vivra longtemps , tant que des Soleils bienfaisants daigneront lui envoyer quelques gouttes d'une rosée d'or. Plutus , qui partout ailleurs refuse aux Poëtes les dons de sa corne abondante , leur permet , chez toi , de fonder leurs espérances sur ses bienfaits , & verse des guinées sur l'Auteur favorisé des dons du génie.

Combien au contraire la Poésie & les Arts font-ils peu encouragés en Allemagne ! Où sont ces Mécènes que la France possède , & qui savent avec tant de goût & de générosité récompenser à la fois les Poëtes & les Artistes ; qui

distinguent les Bouchardon , les Le Moine , des sculpteurs ordinaires , & les Van-loo , les Bouchers , de la foule des Peintres ? Nos Muses timides sont exposées à mandier bassément de l'appui & du secours ; ou , si elles ont trop de noblesse pour assiéger la porte des Grands , les talents les plus rares & les plus élevés languissent dans la misère , & le fils de l'Immortalité périt de besoin. Cependant , quoique nos génies ne soient pas protégés par des AUGUSTE & récompensés par des LOUIS , cela n'empêche pas que , sous le poids de l'indigence , ils ne s'élèvent jusques aux Astres. Ils s'encouragent d'eux-mêmes , & se paient de la gloire que la Renommée leur envoie. Ils n'envient point le salaire immense que l'on donne aux Eunuques Italiens , ni l'or que les Princes Allemands versent dans le tablier des Danseuses ; ils voient sans regret l'Actrice enrichie repasser les Alpes , & ils supportent patiemment que le fat opulent méprise , comme un Art inutile , les chants de la Poésie. Quand cet Art seroit inutile , ne devoit-on pas au moins le récompenser , comme le talent des Virtuoses & comme les sauts des Dan-

seurs , qui ne sont que de futiles amusements ? Mais , bien loin de regarder la Poésie comme un Art inutile , n'est-on pas forcé de convenir que les chants des Enfants du Parnasse donnent l'immortalité qu'ils promettent ? Sans les chants des Mœonides , Achille & Ulysse ne seroient-ils pas plongés dans l'oubli ? Sans les Odes immortelles de Pindare , qui auroit jamais connu les noms des Vainqueurs aux Jeux olympiques ; & le nom de Mécène seroit-il le nom commun des Ministres bienfaisants , si Horace & Virgile ne l'avoient célébré ? O Noms sacrés , AUGUSTE & LOUIS ! Vous serez à jamais chéris par les Enfants du Génie.... A votre exemple , il s'élève à la Poésie & aux Arts des Protecteurs nouveaux. Le don de la bienfaisance & du goût paroît dans le Nord de l'Europe comme un météore brillant , où il échauffe à l'envi les plus grands Princes. Ils élèvent aux Arts des Ecoles & des Temples qui rendront un jour leurs Noms immortel. Ma Muse ne taira pas les noms de ces Emules de LOUIS : Mais à qui offrira-t-elle la première branche du rameau immortel ? Ce sera à Vous , STANISLAS , le fils des Dieux , élevé

sur un Trône où l'Univers étonné vous admire. Le feu de votre génie va changer la multitude de vos Sujets ; car c'est à l'exemple des Héros que se forment les grands Hommes ; & les Arts que vous essayez de transplanter parmi eux , feront un jour la première base de leur prospérité & de leur bonheur , ainsi que la cause de la vénération que la reconnoissance gravera dans leur cœur , à la mémoire de leur premier Prince bienfaisant... Ma Muse n'oubliera pas le sage FRÉDERIC , le premier des Princes Allemands qui , en cultivant lui-même la Poésie , ait appelé près de son Trône un Poëte fameux pour en recevoir des leçons.... Soyez certain , Grand Prince , que si vous daignez encourager les talents , il naîtra un Voltaire dans vos Etats. Il faut que vos bienfaits se joignent à vos exploits pour créer des Poëtes ; & là où Canitz a brillé , ne peut-on pas espérer de voir naître un Voltaire & un Crébillon ? Quel pays plus fécond en génie que l'Allemagne ! Quel sol plus heureux ! Les Arts y naissent sans le moindre encouragement , même sans les honneurs stériles que les Grecs & les Romains rendoient à leurs Poëtes. On voit le

Chantre Allemand s'élever d'un vol hardi jusqu'au sommet du Parnasse, & arracher une plume des aîles de la Renommée pour donner plus de légèreté à ses écrits : il vainc l'obstacle de son indigence ; & , dégagé de tout soin , il saisit sa lyre harmonique , & compose des hymnes sublimes à la louange des Dieux & des Héros. N'avons-nous pas vû Cramer , Haller , Urtz & Kolpfrock pénétrés du feu sacré, prendre la harpe céleste pour entonner les chants de David ? C'est ainsi que Gemming touche les cordes de sa lyre , quand il revient de la Cour ou du Palais de Thémis , & que le brave Kleist imitoit Thompson au bruit des armes tonnantes & au milieu des champs ensanglantés.

Les grands génies élèvent leur esprit sublime au dessus des vils profateurs ; ils se soutiennent , malgré les atteintes de l'envie & de la stupidité , à la faveur de ces métaphores hardies qui font tant d'honneur au génie Anglois. Pourquoi ne pas hasarder de suivre ces modèles ? Ne se rapprochent-ils pas plus de nous , que le François élégant qui s'affervit encore aux règles de l'usage & de la grammaire ? C'est le sang Saxon qui coule dans

les veines de ces Bardes Anglois. Nous devons rougir que nos neveux nous aient surpassés , & d'être obligés de les prendre pour guides dans la carrière du vrai beau. Au reste , le feu qui a passé de nos Ancêtres aux Poëtes Anglois, n'est pas encore éteint en Allemagne ; nous avons un grand nombre de favoris des Muses qui ont fait respecter le génie Allemand par les esprits les plus prévenus. O Toi , le prince des critiques ! Tu mépriserois , comme je le fais , ces Duns rampants qui ont l'audace d'adresser à la Déesse des vers , une prose défigurée par de mauvaises rimes. Il est peut-être déjà né quelque fier émule de Pope , qui éternisera par quelque Dunciade célèbre , la chute de ces Nains orgueilleux.

O Muse , qui m'as si souvent conduit dans le bois sacré où l'Enthousiasme & l'Inspiration ont établi leur demeure auguste ; toi qui brigues l'honneur d'entrer dans le Temple de l'Immortalité ; toi qui as osé entonner le chant Dorique , si méconnu avant toi en Allemagne ; félicites-toi si tes chants obtiennent l'applaudissement de ces Auteurs ; & glorifies-toi encore plus , si

la droiture de ton cœur peut obtenir l'amitié
de ces âmes franches & généreuses.





Ch. Eisen inv.

C. Baquoy Sculp.



Ch. Eisen inv.

C. Baquoy Sculp.

LE SOIR.

Voici le règne du gracieux Précurseur de la Nuit, du doux Vesper qui amène sur l'Horison des nuages couleur de rose & d'incarnat. Ses cheveux fleuris, ses vêtements humides & parfumés, répandent dans les jardins & les campagnes des odeurs agréables & salutaires. Des rosées bienfaisantes, échappées de la nue, tombent imperceptiblement sur les prairies devenues plus obscures; & toute la Nature rafraîchie par la présence des Ombres, n'est plus qu'un Eden riant & tranquille.

O Gemming! Mon chant Dorique a tenté de te plaire; & ma Muse chante de nouveau

pour tâcher d'obtenir ton suffrage ; toi, le modèle de ses chants, tu ne lui refuseras pas un sourire, lorsque tu la verras secouer avec une noble liberté, les liens des rhithmes Gothiques, & que, par un effor hardi elle s'élèvera au dessus des esclaves qui s'honorent de porter les chaînes de l'habitude & de l'imitation. Permets que ma Muse t'entretienne quelques instants, lorsque, délivré des occupations sérieuses, tu te promènes seul sous tes épaisses allées, tandis que Vesper, décoré d'un Ciel ferein, verse dans ton âme un calme délicieux.

LE SOLEIL tourne maintenant ses chevaux infatigables vers l'Océan & lance des rayons plus doux. Le Voyageur presqu'effrayé, voit son ombre gigantesque marcher au loin devant lui ; les prairies se tapissent de noir, & les montagnes couvertes de bois sont confondues avec la bordure de l'Horison. Vesper s'est emparé des plaines de l'Air ; il cache son scèptre dans des nuages colorés qui viennent former une ceinture autour du Ciel, jusqu'à ce que le Dieu du Jour lui ait entièrement abandonné les plaines occi-

dentales de l'Air, & se soit plongé dans les flots pour ouvrir à ses coursiers fougueux, la carrière d'un autre hémisphère. Déjà l'airain frémissant retentit du haut des clochers, dont le Soleil fait briller comme de l'or pur, le toit couvert de terre cuite ou d'une verte ardoise. Les villages circonvoisins répondent à cet agréable son, qui réjouit le Payfan fatigué des travaux de la journée : la houe lui tombe des mains ; la hache que le Bucheron tenoit levée, tombe sans effet & reste suspendue jusqu'au lendemain. La Servante entend de loin dans la campagne le son de cette cloche : elle l'écoute, appuyée sur sa hotte ; soudain elle se hâte de charger son trèfle, puis elle retourne lestement au village. Le Laboureur assis négligemment sur son cheval aussi fatigué que lui, laisse les chevaux de labour prendre lentement la route du village ; lui-même, il tâche d'abréger la longueur de son chemin par un chant rustique & plein de gaieté qui l'amuse, ou bien il forme avec ses lèvres, sur une feuille d'arbre, un sifflement artificiel qui lui paroît agréable, & qu'il entend répéter par l'écho des profondes vallées. Le Berger se hâte aussi de

rassembler son troupeau , & de le ramener par la friche pierreuse pour arriver à son parc ; appuyé contre sa maison errante , il compte son troupeau d'un bout à l'autre , puis il ferme la claie , & confie la garde de son troupeau à ses chiens vigilants ; il attend que l'Etoile du Soir l'avertisse de se retirer dans sa cabane. Les vaches rassemblées autour de leur taureau reviennent du bois par les campagnes ; elles mugissent & suivent le Pâtre pour gagner la basse cour ouverte où elles sont reçues avec joie : chacune d'elles marche à l'étable ; alors la Servante active se trouffe , prend le seau qui sert à cet usage , traite ses vaches , & revient chargée d'un lait délicieux qui fait la richesse & la principale nourriture de son Maître. Maintenant le Fermier joyeux fait galopper ses chevaux hennissants pour regagner plus promptement son village : les douces vapeurs de Bacchus font hériffer ses cheveux & lui donnent un air hardi & entreprenant ; aussi ne permet-il à qui que ce soit de le devancer , la rapide roue de son chariot arrête jusques aux voitures de son Seigneur ; il passe en jurant , & le char des Vainqueurs aux Jeux olympiques

ne rouloit pas plus rapidement. Sa femme & ses enfants l'attendent avec impatience, car il revient chargé des présents achetés à la Foire du canton, qu'il leur partage également. Ses pauvres enfants sont remplis de joie, ils ne changeroient pas dans cet instant leur facile bonheur, contre le sort des enfants des Rois. Cependant le pere à qui sa femme prépare un des meilleurs repas qu'elle ait coutume de lui donner, semble mépriser ce repas rustique : il vante le rôti & les ragoûts de la Ville ; ensuite, il raconte avec emphase le détail des merveilles qu'il a vues à la Foire, de l'adresse d'un singe, des poupées vivantes, de la légèreté d'un cheval instruit qui a sauté à travers plusieurs cercles, de l'habileté d'un bateleur qui vomissoit du feu & qui devinoit la pensée des spectateurs : il a soin d'exagérer encore & d'orner par ses mensonges toutes ces merveilles. Ses Domestiques, qui l'écoutent avec attention, restent immobiles autour de lui, les bras pendants, la bouche béante, & l'esprit tout ébahi de ses merveilleuses bourdes.

Mais tout à coup un vaste rideau de nuages

jaunes s'ouvre avec éclat devant moi & me fait voir la scène du monde la plus magnifique. Le Soleil se précipitant , paroît sur le bord du Ciel avec une face plus large & jettant des regards plus doux. Des nuages légers & tranquilles entourent son Char , dont l'éclat les colore de mille nuances douces & agréables. La campagne si variée par les fleurs , n'offre pas au printemps , après une pluie féconde , un spectacle aussi magnifique , que les champs du Ciel , en ce moment , nous en présentent. Le Soleil , avec sa dernière pompe , fuit par les vastes champs de l'Ether , & plonge déjà les roues de son Char brillant dans les ondes qui s'ouvrent pour le recevoir ; ses rayons plus indécis éclairent encore un peu l'Horison qu'il semble quitter à regret. On croit quelquefois le voir regarder en arrière , & suivre d'un œil plein de desir les espaces qu'il abandonne au sombre Vesper , qui se roule & s'étend à mesure qu'il se retire. Toute la Milice ailée du Ciel se dispose pareillement à quitter les Airs , comme si la trompette avoit sonné la retraite. Le rouge Etendard du Soir se déploie au loin , & ceint l'Horison du côté de l'Orient.

Alors tout se met en marche , tout cherche un azyle pour se garantir de la Nuit , qui se tient comme en embuscade pour nous surprendre tout à coup. De bruyantes légions de Pêcheurs s'élèvent des marais avec leurs aîles argentées & se tournent vers le Soleil ; des bataillons de Pies babillardes qui s'annoncent de loin , se hâtent de gagner la ville fumante ; elles se reposent , en voltigeant de place en place , puis elles viennent se ranger l'une à côté de l'autre sur le toit solitaire d'une Eglise élevée. Les Grues mélancoliques les suivent en plus petites bandes , & leur marche est aussi plus grave & plus tranquille : elles cherchent , pour se reposer , la cîme des édifices les plus élevés , ou le creux de quelque haute tour tombée en ruine , d'où sortent des touffes d'arbres qui n'ont pas été plantés , & qui poussent leur verdure à travers les pierres. C'est-là qu'elles aiment à passer les longues heures de la Nuit , ensevelies dans un profond sommeil. Le reste de la Gent volatile cherche sa retraite ou dans les broussailles peu fréquentées , ou dans les buissons bordés d'épines , ou dans les creux des rochers & des arbres entr'ouverts. A présent ,

les bois & les campagnes sont abandonnés de leurs chantres ; le silence effrayant de la Nuit vient déjà s'établir dans les forêts ; l'Air , entièrement dépeuplé , ressemble à un desert. On ne voit plus que quelques Corbeaux , qui , d'une aîle pesante se disposent à gagner les chênes couverts de mousse , & quelques Canards sauvages qui reviennent à l'étang de leur pays natal. Le Soleil lance enfin son dernier regard , puis il disparoit..... Les couleurs brillantes qu'il traîne à sa suite sont encore arrêtées quelques tems sur la terre qui exhale ses parfums. Mais bientôt le vermillon de Vesper se dissipe , & l'étendard brun qui marche au devant de la Nuit est arboré au haut des créneaux du Ciel. Il répand une ombre plus épaisse ; il semble qu'un voile gris tombe tout à coup , efface une partie des scènes que le théâtre de la Nature offroit au loin , & rend les plus prochaines , pâles , indécises & ombrées plus froidement.

Tout s'empresse & se remue dans le sein tumultueux des Villes. Les voitures roulent à la file avec leurs roues tonnantes pour y rentrer , & les ponts ébranlés gémissent sous le poids
de

des chevaux. Les hommes, les femmes & les enfants se pressent pour entrer ou fortir ; & l'on entend sous les portes une confusion de voix différentes qui se mêlent au hennissement des chevaux & au cliquetis des harnois de fer : bruit discordant & farouche, qui étonne les oreilles les plus accoutumées & les plus hardies. Sauvez-vous du chaos des villes & de cet horrible fracas, qui, dans leurs superbes murs, accompagne ordinairement les plaisirs tumultueux. Si vous êtes assez heureux pour percer la foule dangereuse des portes, retirez-vous à la campagne, où mille agréments vous attendent ou plutôt vont s'offrir à votre rencontre. Mais, dans quel lieu ma Muse pourroit-elle se reposer avec plus d'agréments & de délices, que dans les champs de Riddagshausen ? Quelle tranquillité, quel silence profond y règnent ! Les bois qui sont à l'entour ne sont plus agités par le vent, & les humides prairies ne présentent plus qu'un verd obscur, qui se noircit peu à peu. On ne voit pas le moindre Zéphyr voler sur la surface des étangs : ils sont tranquilles & sans rides, semblables à des miroirs d'argent

un peu troubles. Un Couvent , dont l'aspect solitaire inspire le goût de la retraite , gît dans le paisible fond des bois , où les chênes , les planes & les érables le cachent & le défendent du bruit. Cette solitude semble attirer ceux qui se promènent autour de ses murs : on diroit que , du fond de ces vénérables mazures , il sort un religieux frisson qui saisit puissamment , & qui contraint ceux qui l'éprouvent à entrer dans l'hermitage. C'est dans ce lieu que les solitaires pensées se promènent dans des allées désertes & sur le bords des étangs. Tout contribue à plonger le spectateur dans une douce mélancolie : le triste genévrier baisse d'une façon pittoresque ses rameaux fourchus ; & les cyprès , qui sont les arbres de cet enclos , jettent dans son âme un froid qui étouffe toutes les folles idées des vanités du monde. Homme! Si tu ne crains pas de t'entretenir quelquefois de pensées sérieuses , si ton cœur desire se dégager du prestige trompeur des cours & des villes , transportes-toi dans l'enceinte de ces murs simples , ou , viens respirer dans les bois d'alentour l'air monastique , dont la vertu est

souvent plus salutaire à l'âme, que l'air de la campagne ne l'est pour un corps malade, dont la phtisie a enflammé les veines brûlantes. Ici, tu peux fortifier ta foible vertu par la pensée de la mort qui est le baumé de la piété; à moins que, noyé dans les plaisirs de ce monde, tu n'aies entièrement perdu le goût de la sagesse : & ne rougis pas de suivre le pieux Anachorète, lorsque la cloche au son argentin, l'appelle au chœur pour chanter les louanges du Seigneur; car l'homme qui n'est que poussière, ne peut jamais s'abaisser assez vers la terre, pour remercier le Tout-Puissant des graces qu'il en reçoit journellement. Sois béni à jamais, Temple élevé au divin Créateur! Je bénis tous les instants où je peux associer ma tranquille prière aux hymnes que les hommes pieux adressent au Ciel, pour célébrer les louanges du Très-Haut. Mais, que vois-je?... Tandis que, transporté par mes pieuses rêveries, je marche dans les ombres, & que, tout occupé de la grandeur de Dieu, je brûle pour lui le parfum le plus pur sur le vaste autel des campagnes; un nuage rayonnant & rempli de gloire s'ouvre devant

moi : des chœurs d'AnGES semblent descendre vers moi & mêler leur céleste mélodie à mes chants mortels.

Vesper a versé sur la terre des vapeurs fraîches & balsamiques ; le foible reste de la lumière va bientôt céder entièrement à la Nuit sombre qui nous prépare d'autres agréments. Voici l'heure la plus favorable pour la promenade : ne la passes pas resserré dans la ville , entre ces murs que tu as décorés d'une tapisserie précieuse qui te représente des campagnes riantes & des bois toujours verts. La somptueuse & riche Nature a couvert nos prairies de tapis bien plus séduisants , tant par la variété des couleurs , que par la vérité des objets. Elle-même a brodé de fleurs les bords de nos vignes , & planté les bois les plus frais autour de nos fertiles côteaux : ne résistes pas à l'envie de goûter les plaisirs infinis du Soir , de respirer les odeurs suaves & aromatiques qu'il t'apporte sur l'aîle des Zéphyr ; hâtes-toi de pénétrer dans les campagnes profondes ; suis le ruisseau qui , par différentes courbures , descend en silence dans la prairie ;

enfonce - toi dans la forêt , où l'herbe fleurie exhale aussi fortement que les orangers & porte au cerveau des odeurs plus saines. Tourne aussi quelquefois tes pas vers ce riant coteau que les rameaux du sapin , élevé en pyramide , te montrent dans l'éloignement : de - là , laisse errer tes regards au loin , dans toute l'étendue des champs que dore le Soleil du Soir , en y lançant ses derniers rayons. Quelle vue ! & quelle douce clarté ! Des villages qui se touchent , sont situés au fond de l'agréable plaine que bordent des ormes touffus & des tilleuls fleuris ; la face du toit de l'Eglise jette un éclat semblable à celui de l'or en fusion , & la métairie voisine cachée par des arbres épais , ne se fait voir qu'à demi. De l'autre côté , s'élève la ville opulente , dont les dômes , les tours & les clochers orgueilleux vont déclarer la guerre aux nuages dont ils semblent intercepter la course. Des chevaux dételés d'un chariot , des moutons renfermés dans leur parc , des vaches abandonnées au plaisir du taureau qu'elles entourent ; tout se rapproche sous les yeux , dans une agréable confusion , & forme un tableau

champêtre qui ne fatigue jamais la vue. Aimes-tu le silence des deserts? Descends dans la mélancolique vallée, où des rochers pendants s'inclinent sur un étang noir & profond : tu y verras les nuages & les arbres se peindre sur la face des eaux avec des ombres frémissantes. Que de charmes cette retraite offre à ceux qui fuient le fracas des villes ! Que ces allées obscures ont d'attraits pour des âmes sérieuses & philosophes, pour ceux qui aiment la solitude, & qui, plongés dans une rêverie utile, s'entretiennent avec eux-mêmes sur la vraie grandeur de l'homme, & sur le prix de la vertu qui l'élève au-dessus des êtres vulgaires. L'Amant affligé, qui veut pleurer sans témoins la perte de l'objet de ses feux, qu'une mort prématurée lui a enlevé, se plaît aussi dans ces lieux sombres & solitaires : ce silence profond qui inspire une secrète horreur, l'invite, & flatte sa tristesse ; il voit devant lui l'urne sépulcrale de l'objet qu'il regrette en vain ; il est longtems courbé sur cette urne qu'il arrose de larmes amères ; dans le désespoir de son cœur & dans le désordre de ses sens, il croit encore entendre sa

voix, cette voix douce & harmonieuse, dont le seul souvenir l'enivre encore d'amour; il voit même sa gracieuse figure qui lui sourit agréablement, il croit pouvoir la presser dans ses bras, mais il ne saisit qu'un air vague & insensible. Pénétré de douleur, il reste immobile, jusqu'à ce que l'illusion se dissipant comme un songe, sa raison triomphante l'ait ramené peu à peu sous son empire. Cet Amant est cependant moins à plaindre que celui qui pleure quelque chose de pire que la mort, qui pleure l'infidélité de sa Belle. Son cœur sans cesse déchiré par des tourments cruels, semble aussi trouver quelque repos dans la solitude, où le roc courbé en voûte, ainsi que le vallon agreste & sauvage, forment un aspect sympathique qui nourrit sa passion & seconde sa douleur; car maintenant un paradis ne lui seroit pas plus agréable qu'un désert aride & sablonneux.

Mais l'Amant que Vesper conduit dans un lieu solitaire, en la compagnie de ce qu'il aime, est né sous de plus heureuses influences. Quelle flamme étincelle dans leurs yeux!... La douce sympathie de leurs âmes montées à l'u-

niſſon , ſe peint dans tous les traits de leur viſage , elle attendrit leur voix & donne à toutes leurs paroles un ſentiment délicieux. C'eſt pour eux que Veſper répand les plus pures exhalaiſons , les côteaux fleuris ſemblent pour eux , être plus odorants , pour eux la roſe aromatique ſemble exhale de plus douces odeurs , & c'eſt avec plus de complaiſance que le Zéphyr les rafraîchit en voltigeant au tour d'eux. Mais, qui peut décrire les délices qui n'ont jamais été ſenties que par ces mortels fortunés , dont les âmes formées d'un éther plus ſublime que celui du reſte des humains , poſſèdent le don d'étendre leurs ſens & leurs plaiſirs auſſi loin que les élans de leur eſprit ? ... Prêtes-moi ton chant , Syrène volante , toi qui enchante dans ce moment , ſous les ombres , la ſolitaire contrée , par tes chants plaintifs & harmonieux. Que ne puis-je , touchante Philomèle , chanter l'Amour heureux avec les accents que la Nature t'a donnés ou que l'Amour ſeul forme en toi ! Quelle oreille eſt inſenſible à tes ſons ? quand du fond des jardins tranquilles , embaumés par les fleurs , tu charges le Zéphyr officieux de nous apporter

tes soupirs , ou , lorsqu'enfoncée dans un bois , tu apprends à l'écho fidèle l'art de soupirer harmonieusement , en répétant tes mélodieuses plaintes , jusqu'à ce que ta voix s'éteignant par degrés , expire dans les airs. C'est alors que l'Amant serre avec un nouveau transport la main de sa Belle ; & qu'il croit toucher au bonheur suprême , si elle daigne lui répondre par un sourire animé du feu de ses beaux yeux.

Le fidèle Lucindor se hâtant de quitter des terres étrangères où il avoit fait un long séjour , songeoit à la jeune Doris , dont il traînoit par-tout les heureuses chaînes. Il approchoit du moment où il devoit revoir sa Patrie ; ses chevaux ardents redoubloient leurs efforts pour devancer l'arrivée de la Nuit , ils hennissoient en reconnoissant les campagnes où ils avoient été nourris , & qui sembloient aux yeux empressés de Lucindor s'être encore embellies pendant son absence : heureux présage pour son amour ! Déjà , il apperçoit de loin le château habité par son Amante , & cette vue fait briller la joie sur son visage. Ce château lui

paroît s'élever sur la haute colline beaucoup plus magnifique & plus agréable que les plus beaux palais d'Italie, ou que les superbes châteaux de France. Là, son imagination avec des aîles de feu, devance son arrivée, & pénètre jusqu'à l'appartement de la belle Doris. Il se la représente transportée de joie à la nouvelle de son retour; il croit la voir couchée sur un sofa dans une attitude touchante : belle de sa propre beauté, elle n'a rien emprunté de l'art; & l'innocence, la candeur, sont les seules parures qui ornent son visage. Elle soutient d'une main sa tête penchée, & de l'autre le portrait de son Amant sur lequel ses lèvres brûlantes impriment les plus doux baisers. Lucindor croit entendre ses soupirs; & son nom murmuré par sa belle bouche, semble avoir frappé son oreille. Douces illusions de l'Amour! Images trompeuses! dont cet amant nourrit sa tendresse abusée. Lucindor arrive cependant au château, & il est bien étonné de le trouver tout en fête. Il voit une illumination brillante & la joie répandue par-tout. Une foule de peuple & de domestiques, dont les cris augmentent l'allégresse,

s'empressent tumultueusement, vont & viennent en confusion. Lucindor fait à tous ceux qu'il rencontre des questions inutiles. Enfin, un Vieillard lui apprend ce qu'il cherche, & lui tient ce discours. » Noble Etranger, dit-il, car sûrement vous êtes étranger, puisque vous ignorez le sujet de tous ces préparatifs. » Voici l'heureux moment où le riche Dorantè va épouser l'aimable Doris, qui est à la fois sa pupille & une riche héritière. » Lucindor, à cette nouvelle, frappé comme d'un coup de foudre, reste pâle, interdit & sans voix : d'un pas chancelant il perce la foule, monte l'escalier & pénètre dans une salle décorée magnifiquement pour l'odieuse fête qu'on vient de lui annoncer : il cherche des yeux la fiancée. On va la chercher, dit tout bas un des spectateurs. Lucindor, furieux, désespéré, sort précipitamment de la salle : il appelle ses gens d'une voix égarée, & leur ordonne de quitter au plus vite, un lieu qui est devenu si odieux pour lui. Il s'élance dans son char, la rage & le désespoir dans le cœur. Une affreuse Nuit vient couvrir ses yeux qui se rem-

plissent de larmes ; la noire Jalousie vole au devant de son char , & , de son aîle empestée , soufflant le desir de la vengeance , lui fait boire à longs traits la coupe empoisonnée de la Haine. Déchiré par mille passions différentes , il alloit succomber au poids de sa douleur , lorsque son rapide chariot s'étant tout à coup arrêté , une voix foible & entrecoupée par des pleurs frappe son oreille. Une femme , pressant ses pas timides & tremblants , s'avance vers lui , & lui adresse ces paroles. » O vous ! qui » que vous soyez , la Compassion a sans doute » des droits sur votre cœur , elle vous portera » sûrement à sauver une beauté malheureuse » qui fuit avec moi , & qui n'a plus la force » de marcher. Nous vous quitterons au premier village , & nous retournerons chez nos » parents qui nous attendent avec impatience. « Elle dit , & le foible Lucindor , qui venoit de jurer au sexe de son Amante une haine implacable , ne put étouffer sa sensibilité naturelle. Il recueillit les deux fugitives , & les fit placer dans son char. Bientôt la plus jeune tombe évanouie dans les bras de sa compagne , qui

pleuroit amèrement sur son sort. Mais quelle heureuse révolution succéda tout à coup à cette triste scène, lorsqu'à la première hôtellerie, la lumière découvrit à notre voyageur le spectacle le plus intéressant ! Quels furent le trouble & l'étonnement de Lucindor, en reconnoissant sa chère Doris, pâle, froide & mourante, appuyée dans les bras de sa fidèle compagne !... Il tombe à ses pieds, il l'embrasse, & reste dans une triste extase, jusqu'à ce que ses baisers ardents ranimant sa Maîtresse chérie, elle ouvre languissamment les yeux & reconnoît son Amant ; mais rappelant à peine ses sens, elle croit errer encore dans l'affreuse Nuit qu'elle vient d'entrevoir, & que c'est l'ombre de son Amant qui se rencontre avec la sienne. Cependant l'illusion se dissipe peu à peu, & ses regards plus assurés lui confirment que son cher Lucindor est vivant & qu'elle vit elle-même pour lui. Cet Amant fortuné lui peint le désespoir où l'avoit plongé l'appareil de son mariage avec son Tuteur, & son récit fait couler des larmes des beaux yeux de Doris. » Tu m'as donc sauvée, dit-elle, mon aimable & fidèle Lu-

» cindor. Tu me rappelles à la vie , & mes
» jours ne feront jamais unis qu'aux tiens.
» Cher Amant ! ... Que tu m'as coûté de larmes ,
» & les larmes les plus amères que le plus
» vif Amour ait jamais fait verser à une Aman-
» te abandonnée ! Que j'ai détesté le fatal amour
» de Dorante , de cet infidèle Tuteur qui
» avoit lui-même formé les nœuds qui nous
» unissent ! Le perfide vouloit , disoit-il , gar-
» der pour lui une fleur qu'il avoit élevée avec
» tant de soins ; mes larmes , mes prières n'a-
» voient pû lui faire changer de résolution.
» Inutilement je lui représentois sa folle &
» honteuse perfidie : cent fois je lui ai déclara-
» ré que mon amour pour Lucindor avoit
» jetté de trop profondes racines dans mon
» cœur , & qu'il me forceroit de le haïr au-
» tant que je t'aimois : il n'écoutoit que sa
» passion insensée. J'étois sa captive , jusqu'au
» terrible moment où mon sort alloit s'unir au
» sien avec des liens de fer : mais , pendant
» que l'on étoit occupé à me parer comme
» une victime , je profitai d'un instant où l'on
» oubliâ de m'observer avec la même atten-

„ tion , & je me sauvai avec cette fille qui a
 „ élevé mon enfance & qui a bien voulu s'at-
 „ tacher à mon sort. Les ombres de la Nuit
 „ ont favorisé notre fuite , & mon horreur
 „ pour mon Tyran me donnoit des aîles. Ce-
 „ pendant les forces m'abandonnoient , & je
 „ serois infailliblement retombée dans son es-
 „ clavage , sans le bonheur inespéré qui m'a fait
 „ trouver mon libérateur dans mon Amant. „

Pendant ce discours qui enchantoit Lucin-
 dor , le char avoit repris la route de sa terre
 & il voloît avec la rapidité du vent. Lucindor
 ne croyoit jamais arriver assez-tôt pour y dé-
 poser son Amante. Ce fut-là que l'Hymen &
 l'Amour parfaitement d'intelligence entr'eux ,
 unirent deux cœurs faits l'un pour l'autre. Pour
 Dorante , il fut condamné à sécher de dépit &
 de honte en voyant le bonheur de ces deux
 Amants : supplice cruel ! qui accompagna sans
 cesse le reste de ses jours.

Mais, sans les douces illusions de l'Amour, n'est-
 il pas possible dans une belle soirée du Printems ,
 où toute la campagne semble n'être qu'un jardin ,
 de goûter quelque plaisir à se promener seul

sur le bord d'un ruisseau tranquille, à suivre pas à pas son cours & celui de ses pensées? C'est alors que je me plais à parcourir les environs d'un coteau couvert de bois & entouré d'un plant de haricots en fleurs, dont l'agréable parfum m'embaume. Car je veux toujours respirer l'air que Pomone & Flore parfument; je veux m'abreuver à longs traits dans la coupe de la Nature, bien différente des légères exhalaisons que nos vases couronnés de fleurs, répandent dans nos appartements. Là, je vois tout rire autour de moi, tout est rangé dans un ordre & un aspect agréable: de grandes forêts me forment une perspective que tout l'art humain ne peut imiter; une ceinture de montagnes noirâtres confondues parmi les nuages, terminent ce beau point de vue. Parmi le nombre prodigieux de monts entassés, je distingue ceux du Hartz, respectables par les retraites obscures qu'ils offrent à ceux qui s'entretiennent de philosophiques pensées: je remarque sur-tout le haut Méliboc voisin du Ciel, dont la tête continuellement perdue dans les nuées, regarde au loin diverses Provinces. Ici, Muse, il faut
changer

changer de spectacle , & varier nos tableaux. Viens donc , & descends avec moi dans les profondes vallées ; avançons hardiment dans une contrée qui va nous paroître étrangère. Mêlons-nous parmi ces Mineurs que nous appercevons avec peine sous ces obscures cavernes : peuple toujours heureux & content , quoiqu'un Ciel austère s'étende sur ses froids vallons qui sont rarement éclairés des bienfaifants rayons du Soleil , & dans lesquels ne descend jamais la charue ni le diligent Laboureur : lieux inconnus à Cérès , qui n'a jamais reçu du pâle Mineur aucuns fruits de sa moisson ! Du sommet des rochers de marbre pend le sapin lugubre , étendant à la fois ses branches & ses racines sur l'abyme dont la vue seule fait frémir. Du fond de ces abymes , on entend la Bude précipiter ses flots bruyants dans le lit pierreux qu'elle s'est creusé : elle coule d'abord paisiblement sur la pente insensible des monts sauvages ; ensuite , soumise aux efforts de l'Art , elle prête ses forces pour mouvoir d'énormes machines qui servent à briser des quartiers de roche pour en tirer la marcasite ; elle fait tourner des moulins sans nombre.

& baigne les cabanes bâties sur ses bords. Le mugissement de ses eaux , le bruit des roues & les coups redoublés des marteaux , font un fracas horrible qui frappe au loin l'écho des vallées parfemées de rocs. Jamais Vulcain ne cesse d'allumer ses fourneaux ardents , qui répandent , avec un sifflement effroyable , des torrents de fer en fusion. Malgré l'ardeur du feu dont le degré est décuplé par l'air violent qui le presse , le dur Cyclope , près du fourneau , voit tranquillement les étincelles brûlantes voler autour de lui , & la flamme pétillante roussir son feutre. Tandis que le Mineur se courbe pour pénétrer dans les entrailles de la montagne , pour y chercher la mine , les beaux jours & les diverses saisons passent rapidement sur sa tête & sans lui causer aucune sensation. L'Aurore n'éclaire pas ses premiers travaux , & Vesper ne vient pas les couronner avec un horizon couleur de pourpre : un jour triste & foible qui se glisse à peine par l'ouverture de la mine , répand autour de lui ses rayons tremblants à travers les exhalaisons souterraines , & lui laisse voir confusément les durs minéraux qu'il coupe avec

une peine inexprimable. Heureux encore, si l'air grossier qu'il respire n'altère pas ses forces; ou si des vapeurs envenimées ne lui causent pas, dès sa jeunesse, la brûlante phthisie! Mais souvent un pied mal assuré l'entraîne au fond de la mine; souvent, un mur écroulant tout-à-coup l'enterre sous le poids de ses débris; ou bien de la poudre, qui trop précipitamment a pris feu, le fait périr sous des éclats de rochers. Tous ces divers accidents ne l'empêchent pas d'aimer le séjour obscur de la mine, où il gagne à peine le pain qu'il mange, & où il n'a pour boisson que l'eau dont il a découvert lui-même la source; tant la force de l'habitude & quelque ombre de liberté ont de pouvoir sur ce malheureux! Car, dès qu'il a quitté la foiblesse de la première jeunesse, érigé en garçon de moulin, il marche nus pieds sur la neige, & gagne son pain à ce dur métier qu'il interrompt pour se délasser en chantant, aux rudes sons d'une guitare mal accordée. Bientôt, l'ambition lui fait embrasser la vie souterraine où il redouble son activité, pour mériter le tablier & le chapeau de Mineur. C'est alors qu'après avoir été courbé sous le roc

pendant toute la semaine, il se trouve richement dédommagé de ses travaux par le jour de paie, où il reçoit le prix de ses peines. Plein de joie, il prend le cor bruyant, la guittare ou le haut-bois au son clair; & jamais il ne permet que sa coupe, dans laquelle il ne boit que le plaisir, soit vuide, il la remplit d'une bière fortifiante; & en bûvant, il fait retentir l'écho des montagnes du bruit de ses chants & de ses cris d'allégresse.

O mon cher Giseke! te souviens-tu encore des heures que nous avons passées ensemble, dans ces grottes brillantes que les monts du Hartz recèlent dans leurs flancs? Les longues soirées s'écouloient rapidement en écoutant tes conversations savantes. Quand les cornes argentées de la Lune reluifoient sur les sapins élevés, & que nous entendions la bruyante Bude rouler ses eaux à travers des rocs inébranlables, alors, étonnés de nous voir si avant dans la nuit, nous traversions à grands pas les prairies désertes, pour regagner le village solitaire enseveli dans le vallon. Là, nous étions reçus par ton épouse fidèle avec toute la joie que l'amour & l'amitié accompagnent.

Ton ruisseau nous fournissoit des truites , & la forêt , du gibier excellent ; un vin naturel & un entretien agréable assaisontoient nos repas. Oh ! que nous fumes heureux , dès que la parfaite amitié se fut répandue dans nos cœurs ! & que les soirées s'envoloient alors rapidement sur les aîles hâtives du Temps qui ne s'arrête jamais !

Voici le tems où les ombres épaisses s'étendent plus profondément sur les objets, qui deviennent à chaque instant plus noirs. Les nuages sombres & démesurés ont absolument englouti les derniers rayons de la lumière , & le crépuscule rembruni n'empêche pas de confondre ensemble prairies , champs & vallées. Le Cerf, maintenant plus hardi , quitte la forêt & suit la biche amoureuse , qui le fait courir à travers les plaines & les montagnes. Envain le Laboureur a entourré son champ d'une haie épaisse & affermie par des pieux & des liens de paille , l'animal pressé par l'aiguillon de l'amour , méprise ces vains retranchements ; il franchit la haie , & bientôt il a renversé tout ce qui étoit dans le champ. Que les Chasseurs fassent la guerre à ces animaux avides , qui souvent enlèvent aux Laboureurs ,

dans l'espace d'une nuit , toute l'espérance de la récolte. Qui ne bénira vos amusements guerriers , Princes & Rois , quand vos Chasseurs entourant les bois forment autour un rempart de roile , pour y renfermer les animaux destructeurs que le son du cor force de quitter leurs retraites ? Le Laboureur viendra gaiement se joindre à la troupe de vos valets : faites donc environner le bois du côté de la bruyère , & faites-y dresser vos tentes de chasses ; rassemblez autour de vous les Grands de votre Cour , armez-les d'épieux de fer acéré & d'arquebuses brillantes ; que les creux des vallons retentissent des cris des Chasseurs , du son des cors & des aboiemens des chiens , jusqu'à ce que les biches plus timides , cherchant à se sauver , passent devant les tentes à la portée du plomb meurtrier , & que le Sanglier hérissant ses soies , vienne donner contre l'épieu qui l'attend. Voilà des amusements dignes de vous : jeux cruels pour les animaux que l'on immole , mais bienfaisans pour le Laboureur dont ils ravageoient les champs.

Le Loup vorace , ami des ombres qui favorisent ses rapines , commence à quitter les bois

& sa profonde retraite ; il presse ses pas pour gagner les champs où la seule odeur d'un troupeau excite en lui un mouvement de joie proportionné à sa faim ; mais toute sa force l'abandonne , lorsqu'il entend les chiens vigilans faire en aboyant le tour du Parc. Il fuit , & va voir , dans d'autres lieux , s'il ne pourra pas trouver quelque proie qui lui soit moins disputée. D'un autre côté , le Coq courageux , entouré de ses femmes , est perché sur le bâton le plus élevé d'un poulailler soumis à ses ordres , tout est dans la plus grande sécurité ; mais s'il apperçoit une fouine , un renard , ou quelque autre brigand semblable , il élève aussitôt son cri de guerre qui les fait fuir à l'instant. C'est aussi le moment où la chauve-souris , quittant ou le trou d'un vieux mur , ou la crevasse d'une cheminée , avec son aîle chargée de suie descend , en voltigeant , presque jusqu'à terre. La Chouette vient aussi pesamment s'abattre sur le toit d'une maison solitaire qu'elle fait retentir de son triste chant : sa voie lugubre fait frissonner la foible Matrone remplie de superstitions. Mais le sage Fermier , sans faire aucune attention aux vains présages de la Chouette,

songe à garantir ses pigeons des coups meurtriers de son bec. Le Papillon tardif déployant ses ailes enfarinées, s'élance sur l'ardente bougie de l'homme d'étude, & tourne cent fois autour de la flamme, jusqu'à ce que la gaze de ses ailes en soit brûlée.

Maintenant, tous les travaux cessent : le marteau tombe des mains appesanties de l'Ouvrier, & l'aiguille légère qui a tant fait de tours dans la journée, est enfin abandonnée. L'Artisan est assis tranquillement à la porte de sa boutique, où il respire l'air du soir, la pipe fumante à la bouche. Il va ensuite à la taverne grossir la bruyante assemblée qu'abbreuve gaiement un vin naturel ; c'est-là où l'on voit quelquefois le Cordonnier politique régler les affaires de l'Empire, censurer le Gouvernement, blâmer les Ministres, & tout en brouillant sa raison, mettre l'ordre partout. Sa femme, de son côté, va visiter ses voisines, & la voilà bientôt engagée dans un tourbillon de caquets sans fins, où la médisance préside toujours ; ou bien, quand l'Hiver allongeant les tristes soirées, les rend encore plus ennuyeuses, & que l'on commence à bailler en fai

fant bruire le fuseau , alors les contes de Fées & l'histoire des Revenants font le tour de l'Assemblée , jusqu'à ce qu'une terreur panique saisissant les conteuses, effrayées de leurs propres imaginations , les force à se ferrer l'une contre l'autre , & que , frappées d'épouvante , elles tombent dans un frissonnement général.

Que l'Hiver de ses aîles noires secoue la neige & les frimats , qu'il sème la tristesse & l'ennui sur les obscurs moments du Soir , dont le paresseux toujours oisif est sans cesse accablé ; il n'entendra jamais se plaindre , de sa longue durée , celui qui fait trouver sa société dans lui-même , ou dans le commerce des Muses. Que cette précieuse partie du jour s'écoule agréablement pour moi , quand je la passe avec un petit nombre d'amis sincères , dont les âmes pures , sont dans un parfait accord avec la mienne ! que nous savons mettre de douceur dans nos entretiens , dont les sujets toujours variés roulent sur des objets également sages & utiles ! Tantôt , nous exaltons la vertu qui fait le bonheur de l'homme ; & , d'autres fois , nous célébrons les charmes de la douce amitié , qui , sur la terre ,

unit les cœurs avec des liens de roses.

O Kirchmann, mon ami ! je bénirai sans cesse le moment fortuné où j'ai acquis ton cœur. Jamais je ne me lasserai d'entendre les nobles préceptes que tes chants enseignent & qui décèlent l'homme parfait. Tu mérites l'éloge du Sage , & la voix de la Vérité la plus sévère qui est celle de la vraie amitié. Comment, cher ami , ta Muse ne s'enorgueillit-elle pas des chants sublimes & élevés qu'elle t'inspire ?....

Souvent aussi nous invitons dans nos doctes Soirées les sages Etrangers , toujours prêts à nous entretenir ; nous évoquons aussi les Morts sans baquette magique , & leur esprit vient à nous du séjour de l'ombre éternelle , pour varier nos amusements & nos études. Nous appelons sur-tout les Grecs, sublimes dans leurs idées ; les Romains , riches dans leurs descriptions & nobles dans leurs images : nous les associons avec égalité aux Chantres Bretons , qui sont nos alliés & nos maîtres. O Génies heureux !.... Nous admirerons à jamais le Poëte divin qui nous a découvert le Paradis , dont nous n'avions que des idées basses & indécidées ; ainsi que l'illustre Pope ,

dont la lyre , tantôt douce , plaintive , forte & harmonieuse auroit , s'il l'eût entrepris , calmé la haine des partis & la fureur des tigres. Tu as aussi part à nos hommages , divin Thompson : ta lyre séduisante a trop de charmes , en faisant repasser sous nos yeux le tableau circulaire des Saisons de l'année ! Nouveau créateur , tu les embellis pour nous les faire aimer ; & tu ordonnes au Printems fleuri de se parer de roses , & d'embellir la terre des plus agréables parfums , à l'Été , de répandre dans nos champs les trésors de l'abondance , & à l'Automne , de prêter des jours rians pour aider le Laboureur dans la récolte des moissons , tandis que l'Hiver à la tête des frimats , tient les orages enchaînés , jusqu'à ce que tu lui donnes l'ordre de les lâcher sur la terre qui languit alors dans l'attente d'un nouveau Printems.

Il est encore quelques scènes , sur lesquelles ma Muse va jeter un regard rapide. Tous les tableaux ont des charmes pour les yeux connoisseurs & pénétrants : mais que ces charmes sont différents ! Au milieu des Palais des Grands , au milieu des salles ornées de lustres éclatants

& de lambris dorés , s'assemble une compagnie nombreuse que le bal bruyant & le jeu intéressé attirent. Ils pensent fort peu à demander si le Maître de la maison est mort ou vivant , tant ils sont occupés de jeu , de danses , de mascarades & de galanteries. D'un autre côté de la Ville opulente , on voit s'ouvrir l'Ecole des mœurs , annoncée modestement sous le nom de Jeux dramatiques. On voit dans ce Temple, la Tragédie se parer de son casque panaché , & voler aux escarmouches & aux combats ; ou bien , s'arrachant les ornements impériaux , s'immoler aux mânes d'un Amant fidèle , ou se venger sur elle-même des mépris d'un ingrat adoré. Telle l'infortunée Didon gémit & se baigne inutilement dans les larmes ; Enée fuit , & la laisse en proie à sa douleur ; tel encore Canut le Grand , poussé par sa générosité , s'efforce en vain de sauver des révoltés qui ont juré sa perte. D'un autre côté , la riante & malicieuse Comédie chauffant le cothurne dont elle se pare , nous montre , pour nous distraire d'images souvent mélancholiques & douloureuses , Laure & Coraline parées des charmes que la vertu fait éprouver aux âmes

distinguées ; ou bien , excite nos ris par la critique adroite de nos défauts & de nos ridicules. Leçon bien ingénieuse ! mais souvent moins salutaire à ceux qui sont les modèles de ses tableaux , que favorable au persiflage badin , à qui elle apprend l'art fatal de ridiculiser les vertus & les talents , les hommes & les Dieux.

Mais , quelle scène ! & quelle pompe nouvelle ! Mes oreilles sont délicieusement frappées des sons de mille instruments de Musique accordés avec art ; c'est sûrement le concert de l'Opéra ; c'est le champ des prestiges & des enchantements : c'est-là que les Vainqueurs & les Vaincus viennent exprimer leur triomphante joie & leurs plus amères douleurs , par des chants assortis à leur situation touchante. O puissante harmonie ! je reconnois & je sens tout l'empire que tu as sur les cœurs ! Tu fus assez puissante , sous les doigts d'Orphée , pour suspendre le tourment des Euménides cruelles & pour endormir la fureur du Gardien des Enfers. Je te révère , & mon âme est toute entière dévouée à ton charme. Quelles que soient les règles qu'une critique austère invente contre toi , je te défendrai contre ses

attaques ; ton esprit m'inspire. Il me semble te voir assise sur un Trône sonore , entourée de Muses & de Génies qui reçoivent avec admiration les préceptes de ton art divin , pour les porter un jour aux divers peuples du Monde , qui tous te connoissent & t'honorent par des sons & un mode assorti à leur goût & à leurs oreilles. Cependant , malgré tous les écarts où les jettent le mauvais goût & l'ignorance , tu n'en es pas moins admirée partout , & ton empire n'en est pas moins universellement reconnu. Quelle est d'ailleurs la production , quel est l'ouvrage de la main , de l'esprit ou du génie , qui puisse jamais plaire , si l'Ouvrier ou l'Artiste inventeur n'a pas été animé de ton esprit lorsqu'il le composoit ?

O vous , qui avez passé toute la journée enseveli dans de pénibles études , ou bien qu'une lecture instructive a retenu pendant ce tems dans un cabinet retiré ; venez vous délasser aux sons d'une Musique ravissante , qui remontera les ressorts de votre âme abattue : ou , si le Dieu du repos vous retient près de vos foyers , pour ne pas perdre tout le plaisir que l'harmonie peut

vous donner, prenez un violon de Steinert, & que votre archet en tire des sons tendres & des chûtes harmonieuses. Hâsez sur une flûte des sons plus enflés, des frédonnements accélérés, & des roulements semblables aux mouvements des vagues bercées par un Zéphyr léger; mais sur-tout ayez un clavecin de Silbermann, & choisissez une Belle aux yeux pleins d'esprit & de feu pour le toucher; le charme de l'harmonie qui naîtra sous ses doigts délicats & légers, égayera votre Soirée solitaire. Cette Belle pourra, s'il lui plaît, entonner sur son instrument sonore, quelque ouverture d'Opéra avec tous ses accompagnements; & si sa voix le lui permet, elle chantera ces mêmes airs en les accompagnant des sons de ses cordes argentines. Alors, votre plaisir sera grand, & vos yeux se fixeront malgré vous sur les lèvres enflammées de la Belle, qui expriment avec tant de graces & de chaleur le pathétique des sentimens délicats.

Que ma Muse célèbre ici l'honneur de la Germanie, qui peut disputer à tous les peuples la gloire d'avoir excellé dans l'Art de la Musique. Cette heureuse contrée a vû naître plus de Mu-

ficiens célèbres que la France & l'Italie ensemble. Hendel, cet Anglois qui fut admiré au Vauxhall de Renelagh, qui ravissoit dans Saint Paul, & qui enchantoit sur le Théâtre; celui-là étoit notre Patriote, & nous le réclamons; le marbre funèbre qui honore sa cendre l'atteste, & fait honneur de sa naissance à la Germanie, qui en regrette encore un grand nombre d'autres, tels que Haſſe toujours heureux dans son exécution, & toujours nouveau dans ses inventions. Ce Génie créateur n'étonna pas moins l'Allemagne que l'Italie, dont les Maîtres se formèrent sur son exemple. Graun aussi, inspiré par le plus heureux génie, chanta les airs les plus tendres, même selon les règles les plus exactes, sans pour cela priver sa Muse de son feu & de sa hardiesse. Mais, oublierai-je ce Vieillard, dont la composition facile & pleine d'un enthousiasme sacré, a fait retentir nos Temples par l'harmonie des chants élevés au Seigneur : Ecoutez le bruit majestueux des vagues de la mer, ou le mugissement horrible des vents déchaînés dans une forêt épaisse, puis venez entendre si vous serez moins touché du chant d'un *Amen* harmonieux, qui

qui doit répandre dans votre âme un délicieux mouvement d'allégresse. Toi seul, Têlémann, as fait noblement retentir les Temples du Seigneur par des Hymnes & par des *Alleluia* majestueux. Les François, avarés de louanges, admirent tes chants magnifiques ; & toi seul peux, avec des sons profanes, imiter l'harmonie des Chœurs célestes.

Combien en avons-nous d'autres, de qui la lyre assez célèbre, approche de celle de ces grands Hommes, & qui ont fait un grand honneur à leur art ? Depuis l'Orgue jusqu'à la Flûte, nous avons de Maîtres, dont aucun peuple ne peut citer des pareils. Ma Muse voit leur nombre prodigieux, & elle regrette que leurs noms ne puissent être contenus dans les bornes étroites d'un Poème : mais la Renommée a prévenu l'honneur qu'elle devoit leur rendre, en gravant les noms de ces hommes célèbres sur les colonnes du Temple de l'Immortalité.

Les heures oisives règnent actuellement partout : on n'entend plus le moindre bruit ; & chacun laisse reposer son âme & son corps fatigués des travaux de la journée. Alors le Fils

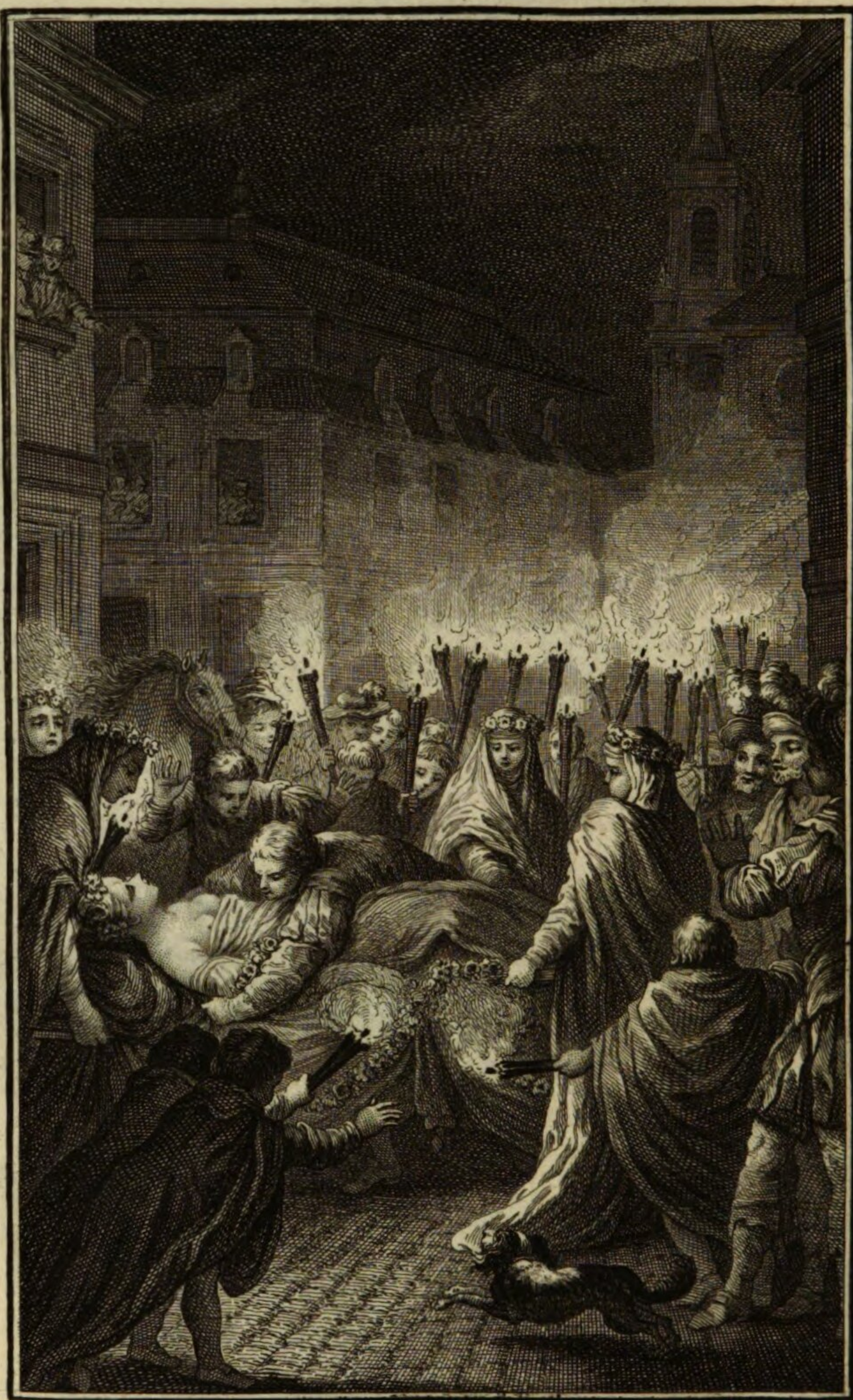
H

de l'Erèbe , le Sommeil puissant , quitte le Palais qu'il habite au milieu des eaux du fleuve d'Oubli , & vole sur la tête des Humains. Ou bien , si ce Dieu ne peut se résoudre à quitter le charme des pavots & des herbes soporifiques de son domaine ; il leur envoie son fidèle Ministre , qui , secouant sur eux l'esprit des plantes somnifères , engourdit leurs sens , & les rend sourds au chant des coqs matineux , aux cris des oies toujours inquiètes & aux aboiements des chiens vigilants. Arrête , Morphée , gardes-toi d'endormir les jeunes Epoux & les Amantes sensibles : ne les empêche pas de jouir des plaisirs qui accompagnent la jeunesse & qui fuient comme elle à chaque instant. Que la jeune Bergère , menée par son Amant , le suive dans la prairie discrète , pour jouir de la fraîcheur des Vents carrefants , du parfum des fleurs , & de la douce lumière de l'Astre d'argent qui brille au milieu du Ciel. O Lune ! Déesse agréable , faites efforts pour disputer au Soleil la gloire d'embellir la Terre ; blanchis le miroir des eaux , & argentes la face des montagnes , que le Dieu

du Jour doroit pendant les heures de son cours. Puis, caches quelques instants une partie de ta lumière en faveur des Amants qui se retirent sous l'ombre des bosquets habités par le rossignol plein d'amour, ou dans le creux d'une grotte tapissée de verdure; car le grand jour ne nuit pas moins à la liberté que l'ombre de la Nuit à la beauté, & les Amours légers se plaisent sous un Ciel un peu obscur. Mais, pour moi, ô Lune! ta lumière est toujours ravissante; &, lorsque tu montes dans le Ciel, je crois voir le calme sortir du Trône de Vesper; & il me semble entendre au-dessus de moi de douces mélodies & des voix célestes qui animent mon chant terrestre; le son des cordes de ma lyre, quoique touchée par une main profane & mortelle, semble se mêler & se confondre avec celui des harpes célestes. Vous, Automne du Jour, qui me ravissez par votre ciel serein, par votre chaleur douce & modérée, ainsi que par l'ombre tranquille dont vous m'enveloppez, vous faites reposer mon âme, & vous l'aidez dans ses retours sur elle-même. Vous, bienfaisant Vesper, dont le nom est si souvent répété dans mon chant, vous versez à présent les salu-

raires influences que la terre attendoit , & votre ombre fraîche prête à mon âme la force de s'élever aux sublimes images de la Nuit silencieuse, qui, d'une marche pleine de majesté, s'avance, & se soumet tout l'Univers. Que de force, ma Muse, la peinture des scènes de la Nuit demande !... Reprends donc un peu ton haleine, & prepares tout le feu de ton génie pour me soutenir dans ce dernier effort.





Ch. Eisen inv.

C. Baquoy Sculp.



Ch. Eisen inv.

C. Baguoy Sculp.

LA NUIT.

L E SILENCE sombre , suivi des Ombres noires & des Heures obscures , parcourt la Terre & les Cieux. La Nuit , dans sa pompe , vole sur son Char silencieux ; un Vent frais marche devant elle pour accélérer sa course. Elle se dévoile , & paroît dans toutes ses graces ; il sort de sa couronne de diamants des rayons argentés , & son long manteau parsemé d'étoiles , flotte dans toute l'étendue des Airs.

Respectable Vieillard , à qui tous les mystères ténébreux de la Nuit sont si familiers , & qui les as chantés d'une manière inimitable & suivant les accents de la mélodie Britannique , c'est à

ton génie , divin Yoooung , que ma Muse inspirée par tes chants , doit les grandes images qu'elle va dessiner , en imitant le sublime de ton chant nocturne. Ecoutes aussi , Ebert , toi qui nous as le premier introduit dans l'assemblée des Chantres Britanniques ; toi à qui la Germanie doit la connoissance des merveilles poétiques répandues dans les Ouvrages d'Yoooung , tu pouvois seul sentir & rendre la beauté de ses chants élevés. La Nuit obscure a souvent vû ce Poëte livré à son enthousiasme , marcher à la lueur des étoiles , en méditant sur l'harmonie des mouvements de la Nature. En rendant les Poésies de ce grand homme dans une autre langue , Ebert , tu n'as pas été moins inspiré ni moins applaudi que lui : comme lui , guidé par la sympathie & par la conformité des goûts , tu as parcouru les déserts & les tombeaux , & ton esprit nous a fait trouver des charmes & des graces dans la description des choses qui nous avoient paru jusqu'alors les moins agréables. Prêtes-moi une oreille attentive ; tout le mélancolique des scènes nocturnes n'a pas été épuisé par les Poëtes Anglois , ma Muse peut encore t'en dessiner de nouvelles.

LA NATURE drappée de noir est ensevelie autour de moi dans un silence profond , le mouvement seul des arbres antiques de nos forêts sacrées inspire l'effroi ; des ténèbres affreuses couvrent nos vallées & nos plaines , tout est dans l'inaction : la Mort semble avoir dépeuplé la face de la Terre ; une terreur universelle semble être répandue sur le globe de l'Univers qui est couvert d'ombres froides & rembrunies. Les beautés célestes de la Nature ne sont plus éclairées par la consolante lumière du jour , elles sont couvertes d'un voile rendoublé ; les Plaisirs n'y règnent plus , il n'en reste pas même la trace. Fils du Ciel ! Père de la Nature ! divin Soleil ! pourquoi as-tu si rapidement disparu ? ... où es-tu ? ... dans quel heureux climat as-tu porté ton chef rayonnant ? ... où brilles-tu maintenant ? est-ce chez ces Peuples sauvages qui , dans leurs contrées éloignées , saluent ton lever éclatant par des cris de joie & par des danses vives & animées ? Hélas ! en nous quittant , tu nous as laissés tristes , consternés & livrés à l'ennui. Nous ne voyons plus ces couleurs riantes & variées qui se peignant à l'occident de l'Horison , se mêloient

au rouge foncé de ton crépuscule. Hélas ! par ta fuite foudaine , tu as plongé nos champs dans le deuil & dans l'effroi. Mais , pourquoi me plaindre ? Suis-je donc un de ces fols qui ne goûtent point de plaisirs à moins que la Nature ne les colore de ses plus vives couleurs ? La Nuit n'a-t-elle pas des beautés propres à développer au Sage & au Poëte , ces traits majestueux qui élèvent l'âme & l'emportent sur l'agréable sphère de la distraction. Son Char paroît dans les nuages , elle étend son scèptre sur l'hémisphère , & règne en s'enveloppant dans ses ombres. Quel vêtement plus léger ! Elle nous envoie le Sommeil bienfaisant qui se hâte de descendre en fendant le vague des airs : il tient dans ses mains une gerbe composée de mille sortes de pavots qu'il secoue , suivant son plaisir , sur la tête des mortels. Les Songes trompeurs le suivent en voltigeant autour de lui : d'un côté , sont les Songes noirs & malheureux , figures terribles & farouches , portant des aîles noires comme des corbeaux , souvent armés de poignards ; & qui , comme des Furies , secouent des faisceaux de serpents qu'ils tiennent

dans leurs mains , dans le dessein d'épouvanter les hommes par des images lugubres & effrayantes. Les Songes agréables & fereins voltigent de l'autre côté de leur Divinité ; ils ne se mêlent jamais aux premiers , ils en ont trop d'horreur : occupés à séduire les pauvres Mortels , ils portent dans leurs mains des scèptres & des couronnes qu'ils destinent aux Esclaves , des trésors séducteurs qu'ils montrent aux pauvres , & des cœurs tendres & reconnoissans pour des Amants épris. En descendant sur la terre , le Dieu du sommeil passe souvent sur des Palais sans s'y arrêter , & honore les cabannes de sa présence. C'est aux châteaux magnifiques qu'il envoie le plus souvent les Songes effrayants , tandis que les Songes doux & tranquilles le suivent à la cabane du Laboureur & du Berger , dont les sens ne sont pas agités par la fatigue d'une débauche voluptueuse , par les fumées des vins étrangers & par l'usage des épices de Bantam.

Je viens à vous , bois charmants , promenades délicieuses & mélancholiques , dont les vastes allées se terminent à des champs déserts ;

en y cherchant les vestiges de l'homme , j'entends retentir au loin mes pas d'une manière qui m'effraie , je vais m'asseoir sur la côte couverte d'arbrisseaux qui se baissent vers un précipice. Des champs en silence m'environnent : dans l'état où ils sont , ils ressemblent au royaume des Morts : la Terre n'est plus parée de ces couleurs variées , qui , enfans du Soleil , embellissoient sa surface ; la Nuit l'a plongée dans des ombres septuples. Elle jette un triste voile sur les prairies & les jardins ; elle cache les Palais des Grands aux yeux du Voyageur , qui les cherche en vain dans l'obscurité. Ils ne paroissent pas plus à ses yeux que les simples cabanes. Heureux Pays ! dans lequel je trouvois le repos sous un toit rustique , jouis-tu encore de la même félicité ? voit-on encore chez toi le contentement assis à la porte de l'humble chaumière ? Agréable contrée où l'innocente joie guidait mes pas , tandis que les Dryades m'introduisoient dans la respectable enceinte de leurs bois. Je ne reconnois plus rien , tous les lieux me sont indifférents. Je n'entens plus la voix des mélodieux Chantres des forêts , qui invi-

roient si agréablement à entrer dans leurs désertes solitudes. Où est l'ornement de la Nature, le Monarque des êtres animés & rempans, l'homme enfin ? ... Ne reste-t-il plus aucun vestige de la création ? suis-je donc le seul à qui le sommeil ait permis de t'admirer, ô Nuit ? ... Ne mérites-tu pas nos hommages aussi-bien que le Jour ? Le Matin argenté paroît le premier sur la Terre, il est paré de couronnes éclatantes & de roses odorantes. Le Midi, enflammé arrive ensuite, suspend les travaux des hommes & les invite à réparer leurs forces par la nourriture. Bientôt après paroît le Soir au teint doré : bien-faisant comme un Dieu, il rafraîchit la Terre avec l'aide des Zéphyrs, & la rosée salubre qu'il répand, n'est guère moins fructifiante que les rayons du Soleil. O Nuit ! tes dons ne sont pas moins précieux. Ton Char est suivi du Sommeil qui nous fortifie & nous soutient ; les Rois mêmes, s'ils sont privés de ce bien, sont moins heureux que le dernier de leurs esclaves qui repose tranquillement sous les pavots de Morphée. Tu es la sœur aînée de tes trois frères, qui se sont partagés la moitié du Jour que tu

leur as abandonnée. Tu étois seule sur le trône longtems avant eux. Aussi respectable que la Déesse du Chaos, tu existois avant que la Terre tournât pour la première fois sur son centre. Quand le grand Roi du Ciel a voulu révéler aux hommes quelques mystères importants, il a choisi le moment où tu régnois sur la terre, ou bien il t'a commandé d'envelopper son trône d'ombres mystérieuses. Quel avantage n'as tu pas eu sur tes frères, lorsque tu présidois au miracle de la création, ainsi qu'au moment où la Divinité est descendue pour éclairer la Terre en se faisant homme? Des chœurs de Séraphins chantoient, en cet instant mémorable, des hymnes célestes. Bethléem riche & brillante de bonheur & de gloire! tu fus, cette nuit, visitée par la Milice Angélique, & tu brillois au milieu du monde, comme une étoile resplendit au milieu du Ciel. Le Seigneur s'est toujours servi de toi, lorsqu'il a présenté des visions mystérieuses aux âmes des Patriarches, & qu'il a découvert l'avenir aux hommes qu'il favorisoit, comme il a fait à Manachaim, & au père de la Maison d'Israël, en lui montrant l'Echelle sacrée qui

faisoit comme un pont dressé entre le Ciel & la Terre. Reçois mon hommage, sublime Confidente du Très-Haut, Nuit sacrée ! La Terre ardente attend souvent ton arrivée en poussant des exhalaisons enflammées ; tu ne trompes jamais son attente, & tu viens la rafraîchir par des rosées plus abondantes que celles du Soir. Les Etoiles brillantes te reçoivent au milieu de leur assemblée & de leurs danses. Tandis que tout ce qui respire dans la Nature se repose sous ton gouvernement, le pauvre dort aussi tranquillement couché sur la paille, que le Prélat perdu dans le duvet du cygne. Tu es encore plus particulièrement révérée par le Savant, qui profite de ton règne pour élever son télescope vers le Ciel, pour découvrir le cours des astres, & pour contempler l'accord harmonieux du mouvement des mondes suspendus sur nos têtes. Daignes aussi inspirer ton Poëte, ô Nuit favorable à la méditation & au recueillement ! ton ombre lui suffit pour visiter les tombeaux vénérables, & pour méditer sur les chants admirables de Klopstock, Lessing, Urtz, Kleith, Haller & de Vielland ; la postérité les recom-

mandera à ses descendants, tant que les vertus & la grandeur d'âme feront de quelque prix aux yeux des hommes. C'est à la puissante influence de la Nuit que nous devons les chants harmonieux d'Yoooung, auxquels les saints Habitants des Cieux ont répondu du haut des créneaux de saphir de l'Empirée. La Muse céleste qui inspiroit jadis Milton, descendoit vers lui quand tu régnois sur notre monde; & la lumière intérieure croissoit alors dans l'âme de ce grand homme, à qui tu as fermé les yeux, une grande partie de ses jours. Quand l'homme peut-il s'élever plus efficacement vers l'Etre suprême, par la prière, que lorsque la Nuit tire devant ses yeux l'obscur voile qui lui cache tous les objets, & qu'elle l'enlève ainsi à toute espèce de distraction? C'est dans ce tems, que l'Univers semble être un oratoire public, où les Anges attendent les hommages des hommes pour les porter aux pieds du trône de l'Eternel. Que ton char, ô Nuit! ne passe jamais sur ma tête sans que mon cœur adresse au Ciel les prières reconnoissantes qu'il doit à son Créateur.

Lorsque, tout occupé de mes pensées, & se-

questre du monde peuplé de fols & de méchants, je suis assis sur le bord d'un bois, j'entens derrière moi le murmure des Vents qui, en sifflant, agitent le feuillage argenté des frênes tremblants : bientôt le bruit augmente, & les Vents dans leur violence, ébranlent les arbres les plus robustes, tels que les ormes puissants & les chênes élevés. L'Orage s'annonce dans toute sa fureur, les Vents mutinés confondent ensemble les arbres & les arbrisseaux ; on entend la forêt mugir comme les vagues impétueuses d'une mer déchaînée. La Nuit enveloppe le Ciel de nuages féditieux, que l'air agité convulsivement, presse & résout en des torrents de pluie ; la Tempête les pousse avec violence, ils se rencontrent & se heurtent dans les plaines de l'Air qu'ils remplissent de sillons de feu accompagnés des coups horribles de la foudre. La Terre semble alors être menacée de l'inondation ; mais c'est en vain, les nuages, jouets des Vents, ne font que parcourir les champs de l'Air, jusqu'à ce que l'Ange qui tient les orages, arrête & suspende l'urne de la pluie. La tranquillité succède alors au tu-

multe , le Ciel reparoit de nouveau , & les Etoiles rayonnantes brillent dans l'espace des champs azurés.

La Lune sur l'Horison montre ses cornes pâles , & répand sa lumière sur les champs que sa présence rend plus animés ; elle est conduite par les Heures tranquilles qui veillent sur la Nature lorsqu'elle est ensevelie dans le sommeil. Le ruisseau qui murmure , roule dans ce moment plus lentement ses flots que la Lune argente ; & les replis qu'il fait à travers les prairies , varient le tableau que la Nature me présente : je n'entens plus souffler dans la forêt d'autre Vent que le Zéphyr qui berce les saules & les peupliers : un desir me presse d'entrer dans l'épaisseur du bois : malgré l'effroi qui veut m'arrêter , j'y porte mes pas sans savoir où je vais. Pénétrerai-je jusqu'à l'obscur réduit où se cachent les animaux à qui la puissance des hommes fait craindre la lumière du Jour ? Traverserai-je la friche dégagée d'épines & des buissons incommodes , mais qui est entièrement minée par les repaires du gibier timide ? Dans mon irrésolution , je m'étends sur la mousse mollette , où mes pensées

lées solitaires viennent m'entretenir jusqu'au retour de l'Aurore.

La splendeur du clair de Lune forme un coup d'œil singulier, & tout à-fait différent de celui du Jour, pendant lequel tout est animé, tout est remué par le travail & la joie qui s'accompagnent ou se succèdent. Je me plais alors à remarquer les objets que la Lune découpe par des ombres froides. Je vois, loin de moi, le Village au milieu duquel s'élève l'Eglise qui est entourée du Cimetière. Cette vûe me fait frissonner, je ne fais quel mouvement s'élève en moi ; je presse mes pas pour arriver à ce Sanctuaire, en la garde duquel est confiée la cendre de nos Aïeux, & qui ressemble aux bords silencieux du Léthé. O Muse ! entrons ici ; ne dédaignes pas de m'accompagner dans ce lugubre asyle, & occupons-nous des utiles pensées de la Mort que tout ici nous représente.

Champ du dépôt de la cendre, Terreurs nocturnes qui habitez sous les cyprès, & vous, Ombres funèbres des sépultures, recevez mes saluts : c'est en tremblant que je me hazarde

de marcher sur les tombes. Ces monuments simples & dénués de faste, ne sont point couverts par des marbres fastueux. L'honnête Laboureur, qui sommeille ici, n'est point chargé d'Inscriptions éloquentes, qui ne sont ordinairement que le tribut de la flatterie : on ne voit que quelques Croix, un bouquet d'absynthe flétri & trempé de larmes, ou quelques couronnes de fleurs déposées sur la tombe d'une jeune fille ou de quelqu'adolescent. La pure innocence d'une vie sans reproche n'est-elle pas plus glorieuse que tout ce que le luxe peut imaginer ? N'est-ce pas un éloge bien plus touchant, que ce marbre chargé de vers que l'Intérêt a inspirés, & d'écussons fastueux qui font souvent tout le mérite & la recommandation du Gentilhomme qui en est couvert.

Un tilleul majestueux s'élève au milieu de cette assemblée inanimée, il rend le lieu encore plus propre aux réflexions : je vais m'asseoir au pied de cet arbre, & laisser prendre un libre cours aux pensées sérieuses qui occupent mon âme.... C'est donc ici où tombe le rideau qui couvre les scènes de la vie & les scènes du

théâtre du monde !..... Le foible & le puissant viennent & demeurent à cette dernière station !..... Nous sommes tous la proie de la Mort. Avide de rapines , elle se saisit du Laboureur & du Pâtre , comme du Conquérant & du Héros ; elle est aussi satisfaite de la prise des premiers que des derniers ; elle confond & précipite avec un cruel plaisir les bâtimens & les projets que l'Ambitieux élevoit dans les airs ; elle enlève le Monarque du milieu de ses sujets & dans le plus bel instant de sa gloire ; de son souffle empesté , elle réduit en poudre les roses & les lys d'une Beauté naissante qui étoit la fleur de son canton ; sans cesse occupée à moissonner , elle ne donne jamais deux coups , & ne s'élève point de trophées : elle est trop occupée à courir aux diverses extrémités du monde pour porter des coups sûrs & souvent inattendus. Tombeau étroit , dernière demeure des Dieux de la Terre , combien n'abbaisses-tu pas leur orgueil ! Vain mortel , regarde cette cendre ; elle est le reste d'un homme fier de l'autorité dont tu te vantes si fort aujourd'hui. Que lui reste-t-il ? Où sont ces vaines résolu-

tions & ces espérances altières ? c'étoient autant de chimères agréables qui voltigeoient autour de lui pour le tromper ; qu'il les rappelle maintenant s'il le peut ! Il n'est qu'une seule espérance , c'est celle qui conduit les hommes vertueux , elle les soutient aussi dans l'autre vie : amie des hommes , elle ne les quitte pas qu'elle ne leur ait fait obtenir le prix qui est la récompense de la vertu. Ma Muse pénétrante me fait voir cette douce consolatrice , placée entre la vie & le néant , invitant les hommes à mépriser les vanités & les vaines joies du monde , en proférant ces paroles engageantes : „ O , qui
„ que tu sois ! ne trembles pas à ta fin dernière ,
„ toi qui as honoré ta vie par des actions vertueuses ; tu ne mourras point dans la sépulture : la fraîche caverne ne reçoit ton corps
„ que pour quelque tems ; ton âme bientôt
„ goûtera des ravissements plus enchanteurs
„ mille fois que les plus délicieuses joies de la
„ terre. Tu perceras en triomphe la nuit du
„ tombeau , & tu en sortiras resplendissant
„ comme un astre ; des couronnes & des palmes immortelles t'attendent dans l'Eternité.
„ Vainqueur des passions qui donnent la mort ,

» tu entendras à ton entrée dans le Ciel , des
» chœurs d'Anges qui suspendront le chant des
» hymnes célestes , pour élever des cris d'allé-
» gresse. «

Heureux celui pour qui les saints Habitants des Cieux chantent un cantique de joie à l'heure de son passage en l'autre vie ! En vain la Terreur voudroit secouer son panache affreux autour de lui ; en vain la foible Amitié répand autour de son lit des larmes amères , comme si elle croyoit par-là , pouvoir lui racheter la vie , le sage Philosophe ferme tranquillement les yeux , & son âme monte au Ciel comme la flamme la plus pure , à l'aide de son ardente dévotion. Ainsi mourut devant mes yeux le sage Mentès , qui étoit encore plus Chrétien que Philosophe : aussi l'instant de sa mort fut célébré par des chants immortels ; & une troupe d'Anges saisissant son âme pure comme de l'éther , la portèrent en triomphe dans les Cieux.

O tranquille hameau ! toi qui m'offre des charmes que je ne trouve pas dans les villes ! qu'il est bien plus doux de reposer dans ton enceinte , que dans ces cités profânes où la licence &

le vice environnent le lieu de notre dernier repos , & violent souvent nos sépultures ! Que je me tiendrois heureux , si , au lieu de pompeux monumens , les foibles restes de mon corps étoient arrosés des larmes de l'Amitié ! Je voudrois reposer sous l'ombre de ce tilleul , & qu'un Voyageur , quelquefois même un ami des Muses , vinssent visiter l'asyle qui me cache aux yeux des profanes.... Mais , quelle noire pensée obsède mon âme ? Pourquoi des torrents de larmes coulent-ils de mes yeux ? d'où me vient la profonde mélancolie qui arrache de mon cœur des soupirs douloureux ? Hélas ? en m'arrêtant à contempler l'asyle des Morts , le souvenir de mon père se renouvelle à mon âme encore affligée de sa perte. Ah ! je vais chercher son tombeau , tandis que la Lune , de sa lumière chancelante , peut encore éclairer mes pas & mes regards. Mais , non , ce feroit en vain ! Ma destinée me refuse la consolation de visiter le monument qui recèle la cendre de celui que je respecte encore aujourd'hui : je ne peux arroser de mes larmes filiales , son urne respectable.... Peut-être que si j'étois sur sa tombe , livré aux plus noires pensées , je verrois paroître son

ombre, devant laquelle je pourrois me prosterner ! O le meilleur des pères ! J'étois loin de toi lorsque tu as changé de vie, mon cœur ne t'a point remercié, dans ce cruel moment, des tendres soins que tu as pris de mon enfance ; je n'ai point baisé ta main paternelle , je n'ai point entendu la bénédiction que tu m'as donnée dans l'éloignement. Ma Muse triste te consacre ici l'encens qu'elle te doit. Dès ma jeunesse la plus tendre , tu conduisois ma main sur la lyre ; tu écoutois avec bonté les foibles sons que j'en tirois , & tu daignois quelquefois y fourire. Si jamais je retourne dans la contrée où repose ta cendre , je ferai un saint pèlerinage à ton tombeau ; je l'arroserai de mes larmes , & je dirai avec douleur : Ici , repose le meilleur des pères ! Eloge simple & fidèle , que répèteront avec moi tous ceux qui ont éprouvé la bonté de ton cœur généreux.

Enfin, les brillants édifices de la ville tumultueuse sont aussi plongés dans la plus noire nuit. Un Silence profond habite les rues solitaires & désertes. Il n'y reste plus aucuns vestiges du tumulte , du fracas , du désordre &

des embarras horribles qui , pendant la journée , faisoient redouter la promenade de ses rues : on n'y entend plus rien , si ce n'est , dans quelques endroits , le bruit des chants & des harmonieux concerts qui se font dans les palais des Grands. On rencontre aussi quelquefois des troupes de masques folâtres qui fréquentent les bals & les assemblées , jusqu'à ce que l'arrivée du Matin les chasse dans leurs maisons. Mais ma Muse se garde bien de se mêler parmi les divertissements tumultueux & ridicules ; assez d'autres les ont peints , tous avec des pinceaux & des couleurs assortis à leur goût & à leur génie. Puisse la gloire que ces tableaux leur ont acquis , les préserver du prestige qui attire l'homme à ces futiles amusements ! Pendant ces folles dissipations , le Sage & le Poëte sont occupés à des lectures utiles qu'ils font à la lueur de la lampe qui éclaire leur travail. C'est alors que les Astres versent leurs plus douces influences sur leurs génies , afin qu'un jour ils éclairent l'Univers , ou qu'ils célèbrent la Toute-Puissance divine dans des chants immortels. Cependant ils sont troublés dans leurs médita-

tions par un nouveau bruit qui, malgré eux, les fait frissonner. C'est un Char funèbre qui s'avance lentement, dont les roues de fer forment un bruit qui imitent le tonnerre & qui se répète en écho par toute la ville. On apperçoit beaucoup de flambeaux fumants dans les épaisses ténèbres; le Char est entouré d'une suite nombreuse revêtue des couleurs de la Nuit. On entend la voix lamentable du mari ou de l'épouse, du père ou de la mère & des parents inconsolables, qui répandent à l'envi des torrents de larmes. La marche continue, &, par hazard, elle s'arrête devant la maison du riche débauché, comme si elle vouloit lui reprocher son égarement & l'abus qu'il fait de ses richesses. Ce fracas lugubre blesse les oreilles du libertin; le flambeau funèbre frappe ses yeux comme l'éclair frappe les sombres nuages, & vient porter l'effroi dans son âme tremblante. Il perd contenance, laisse tomber de ses mains la coupe pleine qu'il vouloit porter à ses lèvres: il se leve rapidement, & va regarder le Convoi. A cette vue, il pâlit, & sent pour la première fois qu'il est mortel; les autres convives

plus téméraires encore, viennent bientôt relever son courage abbattu, par des discours qui annoncent de la résolution & de la fierté. Ils rient de sa puérile frayeur, & de ce qu'il a pu craindre la mort sur ce qui n'en est que la représentation. La pâle crainte se dissipe, & quitte sa joue mourante à mesure que la marche funèbre s'éloigne. La coupe fait de nouveau son tour, & l'on s'efforce de bannir l'odieuse idée qui vient de troubler la joie de l'assemblée; l'orgueil reprend son empire, &, tout en noyant leur raison dans des flots de vin, ces insensés osent se croire immortels comme des Dieux. Ce spectacle salutaire ne quitte pas si aisément l'esprit du Sage; ses regards suivent le mort jusqu'au tombeau, il entend même rouler le cercueil dans la tombe, & ce bruit le fait frémir. Mais un spectacle consolant se découvre à lui : la Religion, sur ses aîles ardentes, transporte son âme au-delà des tems & des lieux, elle lui découvre les scènes ravissantes qui font la félicité des âmes dans le séjour des Bienheureux. Elle lui montre les couronnes qui l'attendent, s'il conserve ses mœurs exemptes de

la corruption du siècle, & s'il peut résister à la force de la séduction de l'exemple. C'est ainsi que la Providence réveille, par l'image de la mort, l'âme qui sommeille, ou qui s'égare dans la dissipation & les plaisirs qui étouffent toutes les semences de vertu & banissent entièrement l'idée du Créateur miséricordieux.

Sylvius étoit un jeune homme à la fleur de son âge, qui réunissoit les avantages de la naissance & de l'opulence; son maintien étoit noble, la douceur régnoit dans ses yeux & la vertu dans son âme. L'Amour l'avoit blessé du plus fort de ses traits pour la charmante Stella. Cette Beauté céleste, encore dans l'âge de l'innocence, lui avoit abandonné son tendre cœur, leurs yeux respiroient la plus vive passion, ils couloient ensemble des jours heureux, lorsque d'importantes affaires arrachèrent Sylvius à Stella, pour un court éloignement. L'Amour lui prêta ses aîles pour revenir trouver sa charmante Stella. Comment auroit-il pû vivre longtems sans voir ses beaux yeux qui, comme un ciel serein, répandoient l'allégresse dans son âme? L'étendart de la Nuit étoit au milieu des Cieux

obscurs, lorsque Sylvius approchoit de la maison de sa Maîtresse. Déjà, dans l'éloignement, il voit cette maison chérie fort éclairée; mais, en s'approchant de plus près, il apperçoit une décoration funèbre, puis il voit enlever par des Porteurs une jeune Fille parée des couleurs de l'innocence & couronnée de fleurs. Frappé de cette triste pompe, il s'arrête en prononçant ces mots » Ciel! quel compliment aurai-je à » faire à ma chère Stella en l'embrassant? Elle » aura sans doute perdu quelqu'une de ses » parentes ou de ses amies les plus chères? » Je trouverai ses beaux yeux baignés de larmes, & son esprit sera plongé dans les images de la tristesse & de la mort..... Mais que » feroit-ce, ô Dieux! si c'étoit elle-même qui » reposât sur ce lit fatal? Noire & horrible » pensée, fuis loin de moi, & retourne dans » l'affreuse Nuit qui t'a engendrée. Ma chère » Stella est pleine de joie, & va bientôt sourire à l'amour de l'heureux Sylvius qui l'adore. « Il dit, & se hâte d'arriver au milieu des Porteurs : il demande le nom de la morte. Est-ce Stella!... dit-il. En prononçant ces

terribles mots , des larmes douloureuses coulent de ses yeux : il approche du cercueil en frémissant.... Hélas !..... c'étoit Stella !.... La Mort cruelle n'avoit pû lui ôter tous ses charmes. Qui pourroit jamais peindre la violente douleur , l'affreux désespoir & les passions cruelles & tumultueuses qui déchirerent en ce moment l'âme de l'infortuné Sylvius ? Accablé de ce funeste accident , il perd le sentiment , il reste sans vie & cesse de parler pour jamais. Les secours des assistants le font revenir à lui ; mais , chargé du poids de la lumière qui lui paroît accablante & odieuse , il fuit dans un desert , où il passe le reste de ses jours à pleurer la perte de sa chère Stella ; & , depuis ce jour funeste , il n'a jamais permis à ses lèvres de proférer d'autre parole que le nom chéri de son Amante.

Tandis que les habitants de la ville & de la campagne ensevelis dans le sommeil profond , oublient toutes leurs inquiétudes , la Méchanceté & la Perversité veillent pour faire du ravage. Qu'un animal vorace sorte de sa caverne , qu'un lion féroce rugissant dans le bois ne respire que sang & carnage , qu'un loup ravissant

s'élance dans la plaine, & qu'il nous annonce par ses hurlements qu'il va chercher sa proie : on pardonnera ces désordres en faveur de l'instinct que ces animaux ont reçu de la Nature. Mais que des hommes soient plus avides de proie que des animaux carnaciers : comment les excuser ? Comment est-il possible que les vices banissent du cœur de l'homme tout sentiment d'honneur & d'humanité ? Le voleur fatigué des meurtres qu'il a commis sur les voyageurs égarés, quitte le bois & parcourt les champs deserts ; favorisé des ténèbres, il rôde autour du Château du noble campagnard dont les chiens vigilants font retentir le village de leurs aboiements. La fille du Seigneur inquiète & timide, passe dans l'effroi les longues heures de la nuit, elle prend le moindre bruit pour le signal de l'invasion ; sa frayeur lui peint ces scélérats armés d'épées, de poignards, cachés sous des masques affreux & guidés par l'audace altière. Elle préféreroit dans ce moment d'être la plus pauvre du village, & elle envie le sort de l'habitant de la ville, qu'elle croit être plus retranché derrière ses murs & ses remparts élevés. Mais la Providence attentive à

veiller sur l'innocence , charge une légion d'An-
ges fecourables de veiller sur cette jeune Beau-
té. L'homme pieux voit souvent briller sur la
cîme d'une montagne , les chariots d'or de cette
armée angélique. Il voit l'air couvert de bou-
cliers & d'armes éclatantes qui font la sûreté
des âmes innocentes. Ces Anges conservateurs
s'avancent par légions : la Terreur effrayante
marche d'un pas rapide à la tête de leur avant-
garde. Elle frappe l'impie de terreur , son cœur
frémit & il fuit avec trouble ; tandis que le jus-
te marche courageusement à travers les ténè-
bres sous la protection de la garde angélique.
Il tâche d'abrégér la longueur de son chemin par
des chants consolants : il arrive enfin fort heu-
sement au lieu de sa demeure , où sa femme ,
qui l'attendoit avec impatience , l'embrasse ten-
drement , ainsi que ses jeunes enfants qui sau-
tent en bégayant autour de lui.

Jamais la Nuit ne gouverne avec un scèptre
plus dur que lorsqu'elle est associée à l'Hiver
nébuleux. C'est dans cette partie de l'année ,
qn'elle étend son règne sur les deux tiers de
la journée ; c'est pendant ces nuits ténébreuses

que les orages versent leur urne sur la terre. Des brouillards impénétrables à la vue s'élèvent jusqu'au Ciel. Les étoiles tremblantes disparaissent aux yeux, même au verre observateur qui les cherche, & les rayons lumineux que jettent les cornes de la Lune ne peuvent percer à travers les exhalaisons humides. Les eaux deviennent de moment en moment plus abondantes & plus rapides; bientôt, tout est couvert d'eau, dont les flots écumants roulent & se précipitent avec fracas du haut des monts escarpés, puis s'écoulent dans les plaines qui sont couvertes de neige. Elles font, en tombant, un bruit encore plus terrible que celui des vagues de la mer. Les sapins arrachés à leurs racines, roulent avec les flots écumants, & les neiges entraînées viennent aussi grossir les torrents rapides qui enlèvent souvent avec eux des quartiers de rocs. Les collines, les sentiers, les ponts, tout est englouti par les ravines violentes; l'horreur & le danger habitent près de cette onde rebelle. Un frisson subit s'empare du Voyageur qui entend avec effroi le torrent enflé qui court devant lui; il sent son cheval épouvané

épouvanté qui recule. Frappé d'un noir pressentiment, & averti par son Ange gardien, il retient son cheval qui est tout hors d'haleine; il prête, pendant quelques instants, une oreille attentive à l'orage féditieux qui le mouille & le pénètre, puis armant son cœur de courage & se fiant à la connoissance qu'il a des chemins, il se jette aveuglément dans le précipice : les flots l'ont bientôt englouti..... Ils entraînent le Cavalier & le cheval qui s'efforce en vain de sauver son maître; ils sont tous deux confondus avec tout ce que le torrent entraîne. L'Ange, dont les efforts ont été vains & inutiles, se retire en soupirant, & le corps du Voyageur est jetté au loin sur des bords étrangers. Sa femme passe toute la nuit à l'attendre & à gémir. L'obscurité & l'orage ne peuvent l'empêcher de fixer les yeux sur le chemin par lequel il doit revenir; mais c'est bien inutilement : plusieurs jours tristes s'écoulent avant quelle reçoive le cruel avis de la fin de cet époux qu'elle regardoit comme son unique appui & sa consolation.

La Nuit est moins terrible, quand les forêts,

les ruisseaux & les chemins s'endurcissent sous la gelée , & quand mille petites étoiles & autant de paillettes brillent pendant un beau clair de Lune. C'est alors que les Astres suspendus au milieu du Ciel le plus pur , éclairent le Voyageur ; la neige retentit sous ses pas , le vent piquant du Nord favorise sa marche & le pousse vers le lieu de sa destination. Les ruisseaux se prennent , la roue du moulin tourne plus lentement jusqu'à son dernier tour , après lequel elle reste immobile , enchaînée par la glace ; des faisceaux d'aiguilles de crystal sont suspendus à ses rayons ; la poussière nitrée s'attache aussi aux arbres de la forêt , leurs branches s'ornent d'une parure brillante ; & tout est décoré le matin d'un blanc éblouissant.

Mais , ma Muse , pourrais-tu oublier les Nuits agréables que le Printems & l'Eté nous donnent ? Lorsque la Nature toute en fleurs présente un paradis délicieux , le plus chétif buisson exhale aussi son odeur ; on respire un air rafraîchissant , & parfumé des plus balsamiques odeurs. Le rossignol , par les sons les plus tendres , porte dans nos âmes des ravisse-

ments qu'elle n'éprouve jamais ailleurs. Un beau Ciel, parfemé de rubis & d'Astres brillants, nous éclaire pour jouir de toutes ces voluptés. Peut-on, pendant de si belles Nuits, s'abandonner au sommeil ? Ne desire-t-on pas au contraire que les heures qui s'envolent si rapidement, retardent leur course pour prolonger nos plaisirs ? Le Voyageur qui jouit de ce spectacle, admire la Terre devenue alors un jardin délicieux ; il préfère de bon cœur, la douce obscurité de ces Nuits à la brûlante & fatigante chaleur du Jour. Combien est heureux celui qui, dans sa propre maison ornée de jardins étendus, profite autant qu'il lui plaît de ces agréables Nuits ! Il se promène dans ses allées touffues ou derrière une charmille épaisse, tandis que les Astres éclairent ses parterres fleuris. Des feux célestes s'allument rapidement sur sa tête, & menacent de s'élancer jusqu'à terre ; mais ils s'éteignent bientôt, & dans leur chute, ils imitent le jeu des feux d'artifice. L'âme ranimée par le spectacle de la Nature pleine de charmes, n'en devient que plus propre à se livrer aux méditations profondes & aux fati-

gues de l'étude..... Mais est-il un plaisir plus grand que celui de partager les délices d'une belle Soirée avec une Amante chérie ? N'est-ce pas alors le comble de la félicité , lorsque la Belle , en s'arrêtant dans sa promenade , presse la main de son Amant , & lui jette les regards les plus passionnés ? ... L'éclat de ses beaux yeux est plus brillant pour lui , que celui des Astres. Elle se baisse de tems en tems pour cueillir des lys & des anémones ; elle en fait des guirlandes dont elle pare les cheveux bouclés de celui qu'elle aime ; elle lui sourit amoureusement , & souffre avec une peine simulée , qu'il baise tendrement ses lèvres délicates & vermeilles. C'est ainsi qu'ils passent les Heures sombres de la Nuit : jusqu'à ce que , voyant avec étonnement l'Etoile du Matin sortir du sein de l'Aurore , ces deux Amants heureux se séparent douloureusement en se faisant mille tendres souhaits , & vont chercher quelque repos , s'il en est pour des cœurs vraiment amoureux. Quelquefois la Nuit , dans les Pays les plus agréables , offre , hélas ! des scènes bien différentes. Souvent , en Italie , le Vésuve & l'Etna fumants ouvrent leurs

bouches vomissantes, & répandent dans les campagnes voisines le feu sulphureux de leurs entrailles. Le torrent de lave brûlante qui s'écoule dans les champs, porte devant lui la terreur & l'épouvante qu'inspire un incendie certain. C'est-là que les voûtes de la Terre tremblent jusques dans leurs fondements : elles ne se brisent que trop souvent pour le malheur des hommes ; elles engloutissent des villes & forment des mers & des lacs nouveaux. Malheureuses contrées ! à quoi servent vos Palais de marbres, vos forêts d'orangers, & votre Printems perpétuel ? doit-on vous envier ces avantages, lorsque vous les achetez par tant de calamités & d'infortunes ?

Quand les Heures de la Nuit ont amené la fraîcheur, & que les vapeurs sulphureuses de la Terre permettent à peine de respirer ; alors l'Ange de l'Orage entr'ouvrant un coin du roc qui bouche la caverne où frémissent les vents impétueux, en tire une tempête violente. Elle mugit avec bruit dans le vaste éloignement de l'Horison ; mais bientôt elle embrasse tout le Ciel : les éclairs le sillonnent, & la

foudre retentit avec fracas. Les Mortels épouvantés se levent brusquement , & l'Impie effrayé élève aussi ses yeux au Ciel. La tempête vole sur les aîles orageuses du Sud ; elle s'arrête sur la ville , qui , dans ce péril pressant , se met en allarmes. Le Tonnerre , par son fracas épouvantable , redouble l'effroi ; tout le Ciel est en feu , & les éclairs qui se croisent , convertissent la nuit en un jour affreux. L'Ange protecteur conduit ces nuages enflammés , pour qu'ils ne soient pas nuisibles ; à moins que la Toute-Puissance Divine ne lui ordonne , dans sa colère , de frapper le criminel. Alors , devenu le Ministre de la vengeance du Très-Haut , il lance le Tonnerre sur les tours fières & orgueilleuses , & fait pleuvoir sur les Palais superbes le feu dévorant qui doit les détruire. Alors , on n'entend plus que des voix gémissantes & des cris lamentables qui sont adressés au Ciel , pour fléchir la colère divine. Scène horrible !..... tu nous représentes légèrement l'idée du Tonnerre universel qui accompagnera un jour le Jugement général. Il éclairera la Nuit , pendant que les hommes du Siècle dormiront ou

veilleront dans les bras de la Volupté. Quel spectacle !..... lorsque le Roi du Ciel paroîtra sur son Char étincelant , entouré d'une foule de Séraphins !.... Il descendra au-dessus de la Terre : il établira son trône au milieu des nuages & des foudres. On entendra , des quatre coins du Monde , les trompettes bruyantes des Chérubins enflammés qui feront sortir les Morts de leurs noirs tombeaux , en les rappelant à la vie : des millions de cris confus viendront se mêler au dernier mugissement des Eléments anéantis. Celui que l'Ange aura guidé pendant sa vie , fera conduit par le même Ange devant le Tribunal de Dieu , où il trouvera grace. Mais , qui peut imaginer la douleur & le désespoir du malheureux , qui sera pour jamais privé de la vue de l'Eternel ! Précipité dans l'Abyme où la Nuit éternelle domine , il sera livré à ces remords dévorants qui font le supplice éternel que le Prince des Ténèbres partage avec ses compagnons audacieux. Ne souffres donc point , ô Mortel ! que la Nuit t'avertisse en vain par les frayeurs salutaires qu'elle t'inspire. La Nuit t'enlève à la distraction , profites-en pour élever

ton cœur au Divin Créateur; & pour obtenir de lui, par une humble prière, qu'il te mette au nombre de ses Elûs.

L'Orage une fois dissipée, je vois de nouveau les champs azurés embellis par la Main puissante de la Divinité. Des globes d'or entremêlés de diamants innombrables, parent la voûte des Cieux. C'est ce spectacle magnifique qui invita les Bergers de la Chaldée & de l'Arabie à bâtir un système sur les Etoiles. L'Astronomie a passé son enfance parmi ces Bergers : elle créoit alors le nom des Etoiles; elle leur apprit que le Soleil parcourt les douze Signes du Zodiaque; que les Pléyades orageuses versent leurs urnes pluvieuses sur la Terre; que Sirius brûle l'atmosphère par ses rayons desséchants; que les Planètes ont leurs influences bénignes & malheureuses; que les Songes expliqués par l'Astrologie, présageoient la destinée des hommes. Dans les Siècles plus modernes, & dans des climats septentrionaux, la Philosophie a fait de nouveaux progrès, elle nous a fait présent du télescope, ce qui a enhardi des Génies vastes & éclairés : ils ont mesuré les dis-

tances inconnues , & ils ont découvert des mondes nouveaux. Copernic, dans son Systême hardi, a délivré le Soleil de la route ignoble qu'on lui faisoit faire autour de notre petit globe : il l'a fait reposer avec plus de majesté dans le centre de l'espace, & tourner la Terre autour de lui avec les autres Planettes. Keppler a fait la conquête de la Lune ; & , mesurant, comme sur la Terre, ses lacs, ses montagnes, & ses vallées, il leur a donné des noms & en a dessiné les figures. Galilée a découvert les Satellites de Jupiter. Huygens & Cassini ont aperçu ceux de Saturne & son anneau. Neuwton a tracé la route des Comètes au-delà des limites de l'Univers ; il a calculé leur marche & leur retour ; il a déraciné les folles craintes que nous concevions de leurs queues chevelues ; il a terrassé la Superstition, en prédissant les futures apparitions des Comètes périodiques.

Quelles idées sublimes du Créateur ont dû nous donner ces grandes découvertes ! Pourra-t-on se lasser de contempler le Firmament, où brillent avec tant de profusion les trésors de la Toute-Puissance ? Soleil, plonge-toi dans les

flots de l'Océan Occidental, & cache ton flambeau aux yeux du Vulgaire à qui la Philosophie est inconnue... Y a-t-il un spectacle plus capable de donner à l'homme une grande & noble idée de la Puissance de Dieu, que le nombre infini de mondes, de lunes, de soleils, qui décrivent leur course harmonieuse, suivant l'ordre qu'ils en ont reçu de Dieu à l'instant de la création? Ma Muse tremble avant que, d'une aîle hardie, elle se hazarde de parcourir tant de Systèmes sur les mondes innombrables; car, qui peut les compter? La pensée la plus audacieuse se perd en les parcourant, & ne recouvre son ordre que pour louer le Seigneur qui les a créés avec tant de facilité. J'avois jadis l'orgueil de croire que toutes ces merveilles étoient uniquement créées pour l'homme! Je pense bien différemment aujourd'hui que mes méditations sur les prodiges opérés par le Tout-Puissant ont entr'ouvert mes yeux à la lumière. O Seigneur! ma face s'incline devant Toi dans la poussière. Les vaines joies de la Terre, toutes brillantes de leur clinquant, ne feront jamais aucune impression sur moi. C'est

en vain que la Vaine-gloire veut m'attirer vers ses lauriers stériles, & la Volupté par son visage fardé ; vainement des richesses & des trésors me sont offerts en compensation des Vertus que je dois chérir. La Foi descendue du Ciel me fait voir ces mondes & le séjour des Bien-heureux, en me disant : Dieu te donnera part à tout cela, si tu es vertueux. Qui peut résister à ces offres séduisantes ? La seule espérance de devenir si fortuné n'est-elle pas elle-même un vrai bonheur ? Et peut-on balancer à se mettre en état de devenir l'héritier de tant d'Empires ; & d'être un jour assis au milieu de l'Assemblée des Elûs ?

Tu trembles, ma Muse ! Eh qui ne trembleroit pas, lorsqu'il faut trouver le chemin du Ciel à travers les sentiers nombreux de la Mort & de la Nuit ! Hélas ! que nous sert qu'on nous montre un si grand bien, si nous ne savons par où y arriver. Mais la céleste Espérance nous console, en nous montrant, dans le Ciel, une Divinité bienfaisante qui offre de nous guider ; elle tient une flamme éclatante, & sa tête est ornée d'une couronne d'étoiles d'or. C'est Vous, ô sainte

Religion ! c'est vous , qui daignez inspirer mes derniers chants. Je vous en rends graces , ô amie de Dieu ! & ma Muse humble & pieuse , après avoir passé devant les différentes scènes du Jour , va couronner ses Chants par votre éloge Divin.

O FIDÈLE AMIE de l'homme , & son Guide incorruptible , qui nous as été donnée par le Dieu Tout-Puissant , comme la Grace ta sœur , pour nous ramener vers lui , tu es comme une Echelle sainte ou comme un Pont sacré , que l'Eternel a jetté sur l'espace immense qui nous sépare de lui. Le Sage , que tu conduis , y marche sûrement ; mais l'insensé , qui n'espère qu'en lui , tombe bientôt dans les horreurs d'une Nuit éternelle. O salutaire présent de la Bonté de Dieu ! quel nom pourrois-je te donner ? Est-ce celui de Sagesse Divine ? ou bien , aimes tu mieux le nom de Lumière Céleste ? Ton regard éclaire beaucoup mieux les âmes égarées , que le Soleil n'éclaire le Monde. Que feroient les malheureux Humains sans toi & sans ta lumière ? Que feroit aussi le Sage lui-

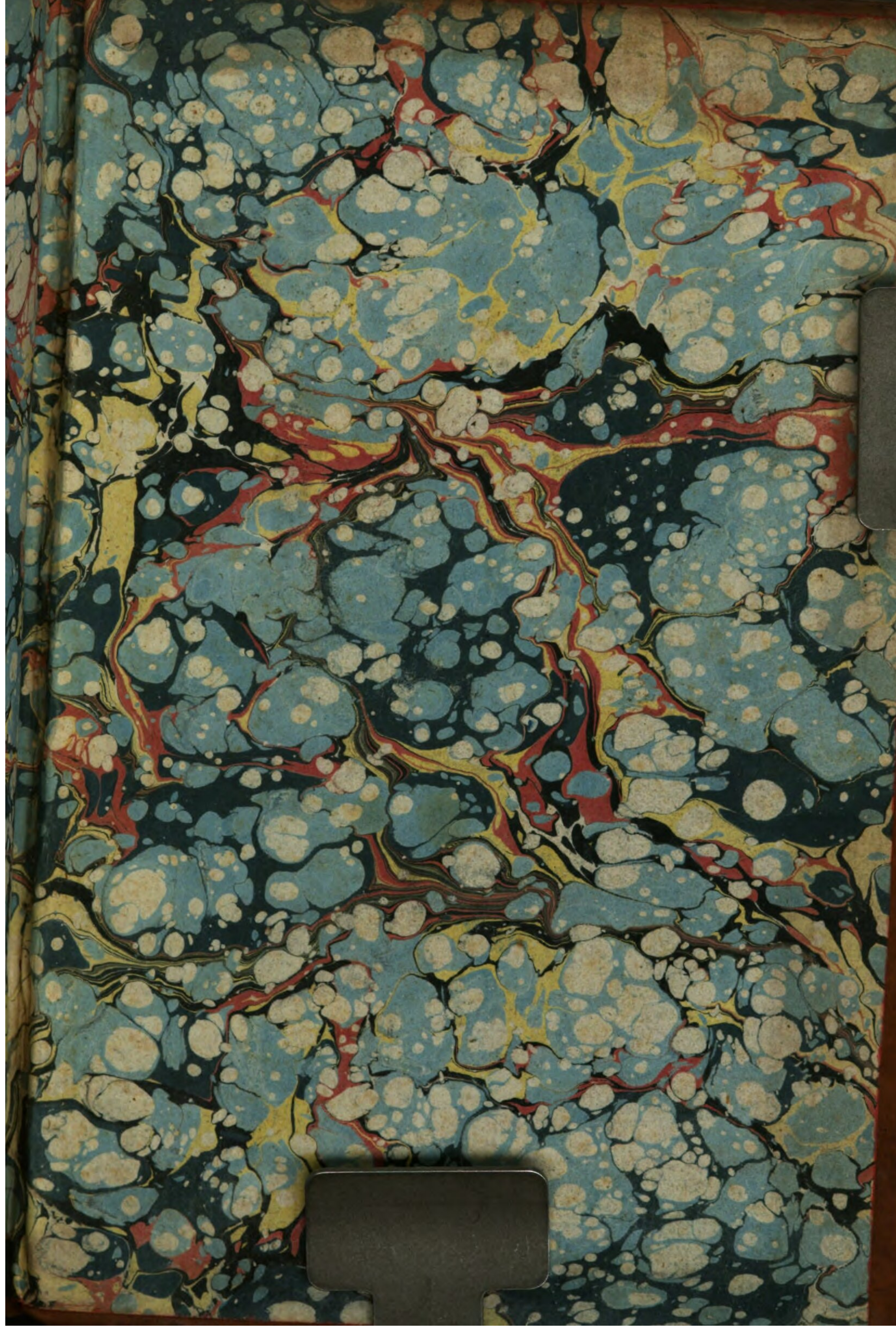
même , s'il essayoit par la seule raison humaine de se conduire dans le sentier laborieux de la Vertu ? ... Hélas ! victime du mensonge & de la perversité , qui sont les calamités de cette vie ; dénué de l'espérance d'être consolé dans l'autre , il feroit presque aussi à plaindre que les esclaves du Vice. O , Divine RELIGION , qui conduis les hommes au Salut éternel ! Inspire-moi donc une sainte dévotion , qui rende mes prières aussi ardentes que les soupirs des Chérubins. Mon âme , captive dans ce corps qui erre sur la Terre , brûle du desir de s'unir à l'Esprit qui l'a créée. Tu peux seule l'élever jusqu'à son Sanctuaire , où la force des ailes de l'aigle audacieux & la rapidité de l'éclair ne peuvent atteindre : lance vers elle un rayon du Feu sacré que l'Eternel a renfermé dans ton sein ; ardent , comme la Dévotion même , qu'il pénètre mon âme , qu'il la brûle & la consume ; qu'elle soit comme une lampe , ou comme un autel fumant vers le Dieu Créateur des Esprits & des Mondes ; & qu'enfin , se consumant elle-même , sa dernière flamme se perde dans l'espace , pour s'unir à Dieu ,

qui est son premier principe. O Toi, l'appui & l'avocate éternelle de l'homme! tu milites fans cesse contre l'esprit corrupteur, & fans cesse tu plaides sa cause au pied du Trône de son Créateur. Protectrice des humains, & dans la vue de les rendre agréables à l'Eternel, tu changes le monde pervers en un paradis, & les hommes ennemis réciproques, en un peuple de frères. Avec toi, nous ne craignons ni la mer orageuse, ni la flamme, ni le fléau destructeur de la guerre, ni la puissance des Tyrans. Tu nous rends, dans l'adversité & les tourments, plus intrépides que des Stoïciens; &, dans la prospérité, plus modérés que des êtres insensibles. Tu épures l'homme, comme le Soleil épure l'or dans les antres qui le renferment; tu effaces de son cœur le desir impie de sonder les abymes de la Miséricorde Divine; tu lui ôtes l'idée altière de se croire préférable à ses frères infortunés, qui, passant comme lui sur la Terre, ne sont pas éclairés de la Vérité pure qui mène au Salut; & tu lui donnes la Charité qui l'élève peu à peu à l'état de l'Ange: puis, dans des moments d'extase

& de ravissement, tu lui montres une gloire éclatante, un Trône d'or, des couronnes, des palmes immortelles, & le bonheur d'être associé à cette Milice sainte qui célèbre les Grandeurs du Tout-Puissant par le chant des Hymnes que les Chœurs célestes accompagnent de leurs harpes Angéliques; tu lui montres, enfin, le Terme fortuné où doit se reposer l'âme du Juste qui se conduit par tes principes salutaires. Et alors, il n'y aura plus de Nuit : un matin éternel luira aux bienheureux dans le Ciel.

F I N.







Zachariae, Justus Friedrich Wilhelm,

Les quatre parties du jour

Paris 1769

4 P.o.germ. 217

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10057529-8

VD18 15339092-001